

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

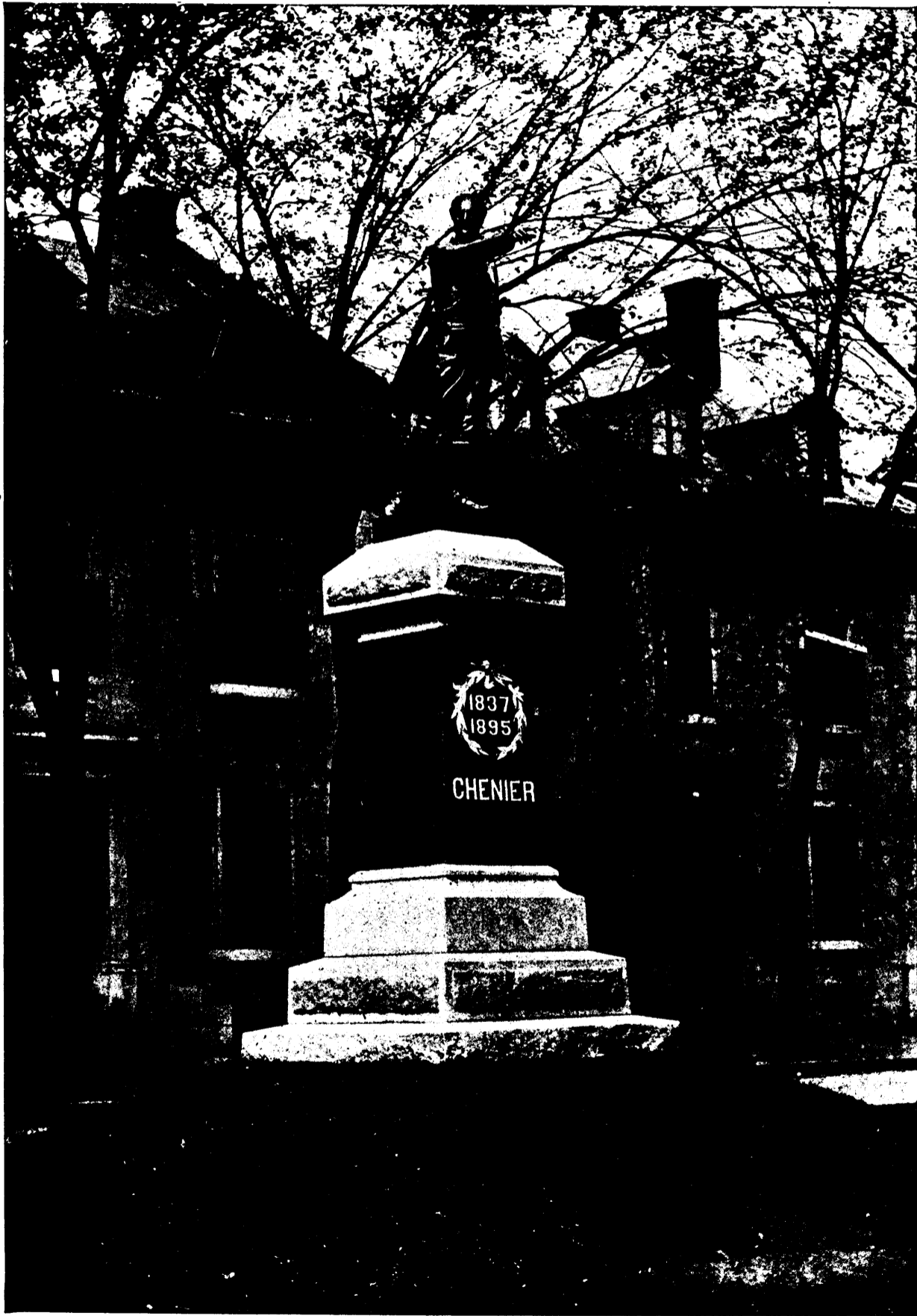
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 592.—SAMEDI, 7 SEPTEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL.—MONUMENT CHÉNIER ÉLEVÉ SUR LA PLACE VIGER.—Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 SEPTEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique. — Acadia, par Benjamin Sulte. — Le monument Chénier.—Carnet du *Monde Illustré*.—Nouvelle acadienne : L'oncle Ben, par Firmin Picard.—La fête de Lavaltrie.—Carnet de jeunesse, par le prince de Bismark. — Chanson populaire : L'exposition, par L.-H. Brodeur-Delavigne. — Une altercation, par Aimée Patrie. — Les hommes de Châteauguay, par Benjamin Sulte.—Adieu au monde, par Violette.—Le choix d'une carrière, par Alfred Capus. — Qui se ressemble, s'assemble (gravure). — Pour les dames (avec gravures). — Renseignements divers. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Montréal : Monument Chénier élevé sur la place Viger. — La guerre à Madagascar : Combat de Tsarasotra : Contre-attaque dirigé par le capitaine Aubé.—La fête de Lavaltrie en l'honneur de M. l'abbé Marcotte. — Vues d'une rue du village et du collège de Rigaud.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-CINQUIÈME TIRAGE

Le cent trente-cinquième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 7 SEPTEMBRE à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



On ne sait peut-être pas qu'à côté du parti tory et du parti whig, les deux pivots du régime de l'Angleterre, existe un parti déviant à la reine Victoria, qui règne cependant depuis plus de cinquante ans, le droit

d'occuper le trône de la Grande-Bretagne.

Ce parti, raconte un de nos confrères, a un club et se réunit annuellement en un banquet. Il estime que l'Angleterre est en proie à l'anarchie depuis 1688.

L'héritière directe des Stuart est, disent ces chevaleresques fidèles, montée sur le trône en 1875 dans l'exil.

Elle est morte il y a trois ans, laissant la couronne à son fils Robert, le vrai prince de Galles, lequel habite la Bavière et "sera nominalelement proclamé l'année prochaine, par son conseil de régence, roi de France et d'Angleterre."

D'Angleterre ! . . . et de France !!

On a oublié de nous dire dans quelle maison de fous se réunira ce Conseil de régence.

* *

On mande de Buenos-Ayres que les négociations entamées entre le gouvernement brésilien et les insurgés du Rio-Grande-du-Sud ont enfin heureusement abouti et que la paix est faite.

Ainsi finit une guerre civile qui durait depuis deux ans et demi, qui a coûté, d'après des déclarations autorisées, quinze mille hommes des deux côtés, qui forçait le gouvernement brésilien à entretenir jusqu'à vingt-cinq mille hommes de troupes d'opération dans le Sud et qui compromettait gravement la stabilité des institutions et le crédit du Brésil.

* *

Les journaux ont reproduit à l'envi, ces jours derniers, les prédictions d'un savant allemand qui annonce la fin du monde pour l'an 1908. Un publiciste italien rappelle à ce propos une brochure déjà ancienne, où l'auteur, prenant l'*Apocalypse* pour base de ses recherches, arrivait à des conclusions plus rassurantes. Rappelons brièvement ces prophéties.

Selon lui, la fin du monde ne devait pas arriver avant 1908, mais elle devrait être précédée d'une série de cataclysmes, telle qu'une fin brusque de toutes choses semblerait préférable. En 1908, le monde moderne, complètement bouleversé par des révolutions et des guerres sanglantes, ne doit plus comprendre que dix royaumes, soit cinq royaumes d'Orient et cinq royaumes d'Occident.

Alors viendra l'Antéchrist, qui réduira sous son empire les dix rois de ces dix royaumes. La valeur des lettres composant le nom de l'Antéchrist doit donner, d'après l'*Apocalypse*, le chiffre 666. Le datif grec du nom Napoléon (*Napoleonti*), ainsi que le prénom latin Ludovicus, répondant à ces conditions, il appert que l'Antéchrist s'appellera Louis-Napoléon.

Selon les fantaisistes calculs de notre illuminé savant allemand, c'est donc à Louis-Napoléon, frère cadet du prince Victor, et actuellement colonel dans un régiment russe, à Varsovie, qu'est réservé le rôle ingrat d'Antéchrist.

Cette nouvelle le surprendra peut-être.

* *

La Communauté des femmes avancées ou progressistes, comme on voudra, a décidé de faire une tentative des plus audacieuses touchant la complète émancipation de son sexe.

Depuis longtemps, dit elle, nous sommes en butte aux sarcasmes que nous attirent certains passages de l'Écriture Sainte, sans oublier que, dans les temps passés, ces mêmes passages n'ont pas peu contribué à réduire la femme à une longue et humiliante servitude ; c'est pourquoi nous publions un nouveau livre : *La Bible de la Femme*, qui, nous l'espérons, détruira les vieux préjugés qui flétrissent notre sexe.

De nouvelles interprétations des vieux passages y seront données ; et il contiendra des chapitres montrant surabondamment que les versets au sujet de la médiocrité et de l'infé-

riorité de la femme ne sont qu'un tissu d'erreurs.

Le Livre de la Génèse est prêt dès maintenant.

Eve, dit cet ouvrage, devrait plutôt être vénérée que méprisée pour avoir mangé la pomme. Il est établi que Satan ne l'a pas tentée avec des toilettes de soie et de satin, des montres en or, et même des costumes de bicycliste—toute sorte de choses enfin qui devaient devenir la convoitise de ses descendants—mais bien par des tentations d'un ordre scientifique, le désir d'apprendre. L'homme est, continue-t-il, d'une nature tellement rampante, léthargique et insouciant, qu'un désir aussi sublime ne pouvait entrer dans son esprit.

Au reste, si la pomme avait été réellement un fruit défendu, tout porte à croire qu'elle en aurait été avertie directement et non par l'entremise d'un tiers.

Il sera intéressant de savoir comment ces éditeurs en jupon combattront les idées de saint Paul sur ses sentences sur la femme.

Une quantité de Bibles, plus ou moins facétieuses, existent déjà : "Wicked," "Treacle," "Vinegar," et cinquante autres, mais celle des "Femmes" promet de damer le pion à toutes ses devancières. Les commentaires en sont fournis par un comité de dames anglaises et américaines. Allons ! on va pouvoir rire un peu.

* *

Les *Débats* racontent que la czarine a gardé, de son éducation anglaise, un goût très vif pour tout ce qui a trait à la question de l'émancipation des femmes.

Dernièrement, un congrès féministe se réunissait à Saint-Petersbourg. La czarine suivit avec le plus vif intérêt les comptes-rendus des séances dans les journaux russes. Mais elle eût désiré en savoir davantage. Elle s'informa auprès des dames de son entourage sur les principes proclamés par les congrès et les réformes qui avaient été discutées. Personne ne put la renseigner.

La czarine s'adressa alors à Nicolas II lui-même : par malheur, il se trouva que le czar n'était qu'imparfaitement au courant des revendications des femmes russes. Mais il promit à l'impératrice que, dorénavant, les comptes rendus de tous les congrès de ce genre lui seraient fidèlement communiqués.

Et dès lors, en effet, chaque fois qu'on annonce sur un point quelconque de la capitale un meeting féministe, le czar y envoie un de ses secrétaires particuliers avec ordre de sténographier exactement tous les discours qui seront prononcés ; grâce à ce procédé, la czarine est aujourd'hui plus documentée que quiconque, en son vaste empire, sur la question de l'émancipation des femmes.

* *

Un clou chasse l'autre !... Les projets pour l'Exposition de 1900, à Paris, se succèdent, n n toutefois sans se ressembler un peu. Nous avons eu déjà, en effet, "la lune à un mètre." Les difficultés que présentent la réalisation ont inspiré à M. Mautois, qui a fondu plusieurs objectifs de grande dimension pour divers observatoires, l'idée de proposer un nouveau projet relativement moins ambitieux, lequel consisterait à donner, au moyen d'une lunette de 60 mètres de longueur, dans une salle contenant cinq à six cents personnes, le spectacle de la lune à cent kilomètres. L'objectif de cette colossale lunette aura un diamètre d'un mètre vingt-cinq. Ce sera le plus grand objectif du monde.

Les astronomes estiment qu'avec cet appareil on pourrait aisément voir des objets de la dimension des tours de Notre-Dame, et qu'on pourrait même se rendre compte des évolutions d'un régiment. Il va sans dire que, s'il prenait

fantaisie à l'un des innombrables volcans de la lune de se mettre en état d'éruption, les spectateurs qui seront placés à l'oculaire de la lunette seront dans une admirable situation pour voir le phénomène en parfaite sécurité.

L'appareil, qui aura, nous l'avons dit, 60 mètres de longueur, sera, paraît-il, disposé horizontalement. L'image de notre satellite, ramenée par un miroir-plan de deux mètres de diamètre et le 40 centimètres d'épaisseur — qui pèsera à lui seul 3,600 kilogrammes, — sera projetée sur un écran, ou glace dépolie, placé au fond de la salle qui contiendra les spectateurs.

Il ne reste qu'à souhaiter qu'il fasse beau temps en 1900.

“ACADIA”

II



Après la reprise de la guerre, en 1754, vit renaître les appréhensions des quelques Anglais qui exploitaient l'Acadie et amena la déportation des habitants français et catholiques.

Comment cela ? Les Acadiens avaient pourtant tenu une conduite exemplaire durant la période de 1744-48 où toutes les colonies du nord de l'Amérique se faisaient la guerre, aussi verrons-nous dans l'instant que, sans l'intervention du gouverneur Lawrence, rien n'eût été changé dans le sort de ce peuple.

Ce qui est très bien expliqué par M. Richard ce sont les événements de 1749 à 1754, lapse de temps compris entre les deux guerres et par conséquent de toute importance pour l'étude qui nous occupe.

Le traité d'Aix-la-Chapelle, 1748, avait dit que les limites des possessions anglaises et françaises seraient fixées par une commission déléguée des deux gouvernements et, comme les travaux traînaient en longueur, M. de la Jonquière envoya le chevalier de la Corne bâtir un fort à l'endroit où il estimait que devait être la frontière de la Nouvelle-Ecosse, du côté du Nouveau-Brunswick, c'est à dire entre la baie Verte et Beaubassin. Ce fort, érigé en 1749 et appelé Beauséjour, était situé à une courte distance de la petite rivière Messagouetche destinée à servir de barrière entre les deux couronnes.

L'abbé Le Loutre employa toute son énergie, même la violence, pour diriger du côté de Beauséjour les Acadiens de Beaubassin, ce que voyant, Lawrence bâtit un fort sur l'emplacement de ce village à moitié détruit, à deux milles du fort Beauséjour.

En octobre 1751 le capitaine Edward Howe fut tué par un Sauvage au bord de la rivière Messagouetche.

En 1749 Cornwallis débarqua deux mille cinq cents personnes à Chibouctou et fonda Halifax.

Ces choses avaient lieu simultanément aux deux extrémités de l'Acadie.

Dès son arrivée, Cornwallis recommença la tracasserie du serment d'allégeance. Les Acadiens lui représentaient qu'ils avaient déjà prêté ce serment, il leur répondait qu'il fallait le renouveler et cette fois n'y mettre aucune restriction. Il n'y eut pas moyen de s'entendre. Cette affaire du serment devenait très grave.

D'un autre côté, les officiers canadiens du fort Beauséjour, et surtout l'abbé Le Loutre qui demeurait avec eux, insistaient vivement

auprès des Acadiens pour leur faire passer la frontière, tandis que les Anglais suppliaient ces derniers de ne point partir. Tout Acadien allant aux Français paraissait à Cornwallis, à Lawrence, à Scott, un ennemi de plus à combattre prochainement, car la guerre grondait en Europe et en Amérique.

La colonie d'Halifax augmentait. L'Acadie devait renfermer alors cinq mille Anglais et douze mille Acadiens. La situation se dessinait sous un jour nouveau, qui permettait de songer aux sinistres projets conçus en 1720.

L'assassinat du capitaine Howe fut attribué aux Français, particulièrement à l'abbé Le Loutre, et cela ne pouvait qu'exciter les passions des Anglais.

A partir de 1749, les Micmacs s'étaient mis à attaquer les Anglais partout en Acadie. On voulait obliger les Acadiens à prendre les armes contre ces Sauvages, ce qu'ils refusaient de faire. Encore ici se créait une source de mécontentements et de haines.

Cornwallis proposa aux ministres d'anéantir les Micmacs afin de s'en débarrasser ; il lui fut répondu qu'il résulterait de ce massacre une guerre générale des Sauvages de l'Amérique du Nord contre les colonies anglaises, et qu'il ne fallait pas s'attirer un tel malheur.

Dans les années troublées de 1749-52, Cornwallis apparait l'auteur de tout le mal. Lorsqu'il repartit pour l'Angleterre, l'automne de 1752, il semblait se rendre compte du résultat que produisaient sa hauteur, ses exigences et son système de terreur aussi maladroit qu'injuste.

M. Richard est porté à croire que, sans les actes de Cornwallis, l'abbé Le Loutre n'eût pas cherché à attirer les Acadiens de Beaubassin dans les territoires français.

Hopson, qui succéda à Cornwallis, mais ne resta en place que durant quinze mois, fit presque briller l'âge d'or parmi les Acadiens. Le féroce Lawrence le remplaça.

Il est étrange, observe M. Richard, que l'on écrive sur l'Acadie ayant toujours le gouvernement anglais sous les yeux et ne voyant pas les petits gouverneurs qui faisaient le bien ou le mal, selon leur nature. Hopson possédait le secret de se faire aimer, parce qu'il avait du cœur et se mettait dans la situation de ceux qu'il administrait.

Lawrence paraît avoir conçu son plan de déportation l'été de 1754, car, à partir de ce moment, il ne cessa de chercher à exaspérer les Acadiens par des mesures cruelles ou humiliantes et des plaintes futiles, mais celles-ci donnaient couleur de raison aux actes sévères qu'il commettait contre ces braves gens. Le tout fut un complot pour s'emparer des terres des Acadiens.

Au mois de juin 1755, tandis que Shirley assiégeait et prenait le fort Beauséjour, des soldats enlevaient les armes des Acadiens aux Mines, à Port-Royal, etc. Il y avait deux mille neuf cents fusils pour une population de douze mille âmes. Personne ne fit de résistance, ce qui désappointa grandement Lawrence, car il comptait sur un soulèvement pour saisir les habitants et les déporter.

Les Acadiens envoyèrent des pétitions pour faire connaître qu'ils n'avaient pas le moindre désir de causer du trouble. A cela Lawrence répondit avec colère en dénaturant le sens de leurs expressions et les traitant comme des rebelles en révolte ouverte. Une délégation se rendit chez lui dans l'espoir de dissiper ses craintes : il la fit emprisonner.

Pendant que ceci avait lieu, on préparait les bâtiments destinés au transport. Les ordres concernant cette affaire sont d'une cruauté incroyable. Lawrence voulait s'approprier les terres et les maisons des Acadiens : il était sans pitié pour eux — car ce

n'est pas la politique, c'est le vol qui inspira sa conduite.

Le 5 de septembre, le hideux Winslow commença l'œuvre à la Grande Prée. . . .

Je ne raconterai pas ce que les lecteurs connaissent si bien.

Au prochain numéro, nous parlerons des historiens qui ont écrit sur ce sujet.

Benjamin Sulte

LA STATUE CHÉNIER

(Voir gravure)

Le dévoilement de la statue du Dr Chénier a eu lieu samedi, le 24 août dernier, à 2.30 hrs de l'après-midi, sur la place Viger. C'est le Dr Marcil qui fit tomber le voile, en présence de plusieurs personnes qui s'y étaient rassemblées, en dépit de la pluie, pour assister à la cérémonie.

Vu l'inclémence de la température les discours ont été prononcés au Monument National, à trois heures. Les orateurs ont été le Dr D. Marcil, J.-D. Edgar, A. Perry, J.-E. Robidoux, A. Christin, O. Desmarais, F.-G. Marchand, L.-P. Brodeur, L.-O. David, N.-C. Saint-Pierre.

La statue de Chénier, en cuivre repoussé, représente le héros de 1837 dans l'attitude grave et imposante qu'il devait avoir au moment d'engager l'action qui devait lui coûter la vie.

La figure calme, le bras droit tendu comme pour indiquer la route à suivre à ses camarades, de sa main gauche tenant un fusil, il est tout l'image du héros tel que l'imagination aime à se le créer.

CARNET DU “MONDE ILLUSTRÉ”

C'est jeudi, le 12 du courant, qu'aura lieu, à Montréal, l'ouverture de la grande Exposition provinciale.

* *

Un journal arménien, publié à Tiflis, a reçu une dépêche de Beyrouth disant que le 10 août, une bande de brigands armés a attaqué le monastère arménien, de Saint-Jean, et brutalement maltraité les pèlerins qui s'y trouvaient réunis.

* *

Dimanche dernier, le 1er courant, a eu lieu l'ouverture de toutes les chasses dans la province, à l'exception, toutefois de celle de la perdrix, qui commencera le 15 du courant, en vertu d'un amendement de la Législature.

* *

M. le Dr Marcil vient d'être nommé, pour la province de Québec, vice-président de l'association médicale du Dominion, à sa dernière séance à Kingston.

* *

Le 24 août dernier, MM. N. Sabourin, éditeur ; E.-Z. Massicotte, avocat ; Pierre Bédard, E.E.M. ; J.-G. Boissonneault, avocat ; A. Ferland, publiciste ; A. Marsan, avocat ; O. Trempe, du MONDE ILLUSTRÉ ; G. Beaulieu, avocat ; J.-N. Laprés, artiste, et W.-A. Baker, avocat, membre de la rédaction ou de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ, ont présenté à M. J.-M.-A. Denault, notre sympathique secrétaire de la rédaction, un très joli cadeau en témoignage d'estime et de confraternité, à l'occasion de son mariage.

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

(Suite)



POUR le capitaine, c'est le salut : il est bien plus tranquille au milieu de la grande tasse que sur les bords. Ici, la lame brisée brise un navire de bois comme fêtu de paille ; ou bien, perspective non moins dépourvue de charme, le vent vous envoie sur un récif, sur un écueil,

et... tout est dit : l'équipage fait son acte de contrition, s'il en a le temps, et se retrouve au complet sur les rives de l'éternité, sans presque la moindre transition. Gare, alors, à ceux qui jureraient comme des païens ou se conduisaient comme des animaux ! Ils le savent, ces matelots grossiers, et tout ce que vous voudrez si cela ne vous suffit pas, mais braves gens au fond : aussi, dans le danger, mais là, le vrai, l'imminent, l'inévitable danger, les voyez-vous tous se prosterner et promettre à la douce Vierge ou à sa vénérable Mère, la bonne sainte Anne, qui un bateau en miniature, qui un pèlerinage fatigant et nus pieds, qui cinquante chapelets, ou, comme notre brave oncle Ben, cent messes pour les trépassés, sans spécifier autrement son vœu : ce qui amène des scrupules sans fin au digne capitaine. Car, au moment de s'exécuter—il n'a jamais manqué à sa parole, et sa parole valait cent fois certains écrits dont on abuse trop aujourd'hui, même envers celui dont le travail intellectuel constitue une chance de vie ; je vous le dis sans la moindre allusion, encore que j'aie bien le droit de penser et d'écrire ce qu'il me plaît en fait d'idées philosophiques. Notre Saint-Père le pape, Léon XIII, n'a-t-il pas eu le courage envers les riches, et la charité envers les pauvres, de rappeler à sa façon en faveur de l'ouvrier, quel qu'il soit, ce qui constitue un crime criant vengeance au Ciel et que le catéchisme définit : "Frauder l'ouvrier dans son salaire ?"—je disais donc que notre oncle Ben, au moment de s'exécuter, lâchait quelques :

—Bateau ! monsieur le curé, c'est-y des messes chantées que j'ai promises ou ben des

messes basses ?... Dites-moi lesquelles, que je paie tout de suite !

Monsieur le curé tranchait la difficulté au mieux des intérêts du brave capitaine ; le bon Dieu, dans sa bonté, devait ratifier ce que décidait son ministre.

Donc, l'oncle Ben, au lieu de suivre le chemin conduisant à Boston, se faisait *charrier* à toutes voiles vers la pleine mer. (Puisque nous disons : Embarquer dans les chars, je me crois dûment autorisé à dire que le vent charrie un navire ; c'est une nouvelle exception dans l'art de parler notre jolie langue française, si malmenée, hélas ! mais je me console aisément à la pensée que l'exception confirme la règle. Le fleuve charrie bien les glaces : mais voir la mer charrier des navires, c'est d'une poésie à vous faire... dormir debout !)

Nous étions à quarante lieues au moins de toute terre, quand les prévisions du capitaine tout à coup se réalisaient. Le vent saute brusquement de l'ouest au nord-est, ce qu'il y avait de mieux pour nous mettre en marmelade si nous étions restés plus près des côtes.

Il fallut carguer les voiles : ce ne fut point chose facile, je vous prie de le croire ; le vent semblait augmenter de force de minute en minute. Alors commença ce duel disproportionné de l'homme contre les éléments. L'oncle Ben voulait rester en pleine mer ; le vent nous poussait avec violence vers la terre. Le navire, toujours obéissant au gouvernail, louvoyait, cherchant à tenir sa distance première des côtes.

Monseigneur était plus que jamais en proie à ses crispations nerveuses. C'était presque heureux : il ne se rendait pas compte du danger.

La tempête faisait rage ; les mâts craquaient ; les vagues passaient à chaque instant par dessus le pont. Et tout cela sifflait, hurlait, mugissait ! C'était d'une superbe horreur.

Maintenions-nous notre place ?... L'oncle Ben semblait un peu soucieux. De temps en temps, il arrêtait sa promenade et montait sur le pont. Il écoutait, puis redescendait.

Les officiers anglais avaient surpris le pli se creusant sur son front hâlé, ils l'avaient suivi plusieurs fois sur le pont. Enfin, avouez-le : n'était-ce pas humiliant de voir un homme se disant marin, ce marin étant de fait et de droit capitaine d'un navire ; n'était-ce pas humiliant, dis-je, de le voir s'arrêter quelques instants, n'importe où sur le pont, et écouter ? Ecouter ! mais écouter quoi donc ? Est-ce ainsi que l'on dirige un navire ?... Était-il vraiment idiot, ou fou ?... D'un air goguenard, les officiers s'approchent de l'oncle Ben :

—Mais où donc, lui dit l'un d'eux, est votre boussole, capitaine ?

—Ma boussole ?... ma boussole ?...

L'oncle Ben avait toujours (vous n'auriez pu le voir autrement, sur mer, si ce n'est à table) les mains derrière le dos.

—La voilà, ma boussole ! dit-il en brandissant son chapelet qu'il tenait continuellement dans les mains.

—Et c'est avec ça que vous prétendez diriger votre navire ? dit l'Anglais d'un air de profonde commisération.

—Monsieur, répliqua l'oncle Ben dont le sang avait reflué au visage, c'est avec ça que j'ai dirigé mon navire par toutes les tempêtes là où vous ne sauriez diriger une chaloupe ; c'est avec ça que j'ai appris, avant que vous fussiez de ce monde, à braver les éléments, à sortir des situations les plus périlleuses sans jamais subir la moindre perte ; c'est avec ça que je vous conduirai à bon port, je l'espère, le voulussiez-vous ou non ! Qu'est-ce que votre boussole, si vous ne connaissez point les secrets des mers, l'endroit où pose chaque écueil, chaque récif ? Votre boussole ne nous



RIGAUD.—LE COLLÈGE, VUE DU COTÉ EST.—Photo. P. Bédard, amateur



RIGAUD.—UNE RUE DU VILLAGE.—Photo. P. Bédard, amateur

tirerait point d'un mauvais pas, soyez-en sûr ! Avec ça, je ne crains rien !

Diable d'homme ! Il devenait éloquent, l'oncle Ben, dont on n'entendait la voix d'ordinaire que pour les commandements.

Il tourna le dos à ses interlocuteurs stupéfaits, et continua son chapelet.

Le soir était venu. Les ombres épaisses jointes au bouleversement maritime, ne nous permettaient plus de nous voir entre nous.

La tempête continuait. Une vague énorme couvrant le pont, enfonça les planches de l'écoutille et, dégringolant de là, vint briser à l'entrepont la porte de la place décorée du titre de salon. Près de laquelle l'oncle Ben, pour nous rassurer, s'était assis le plus commodément possible, les pieds étendus sur une chaise. L'eau, s'engouffrant, faillit le renverser.

—Nous sombrons ! fut le cri qui nous échappa.

L'oncle Ben, se secouant comme un barbet :

—Ce n'est rien, monseigneur ; n'ayez pas peur, messieurs. Jusqu'à présent, nous ne courons aucun risque.

Remontant sur le pont, il écouta encore. Un officier, arrivé avec lui et croyant le mettre en défaut, lui demanda :

—Mais où sommes-nous donc, ici ?

L'oncle Ben écouta quelques secondes avec une profonde attention :

—Nous sommes à vingt lieues environ de Ship Harbor, répondit-il ; si ce vent ne diminue pas bientôt, nous serons jetés sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse, et alors...

—Alors ? dit l'anglais.

—Alors, ce sera fini de nous ! dit l'oncle Ben.

Et, sans plus paraître s'inquiéter que précédemment, il redescendit auprès de nous.

C'était notre premier jour de tempête ; on sait que les tempêtes durent parfois, en ces régions, deux et trois jours. Pour le moment, la nôtre ne diminuait pas, loin de là ! Et le navire avait beau obéir au gouvernail, le vent chassait vagues et bateau vers la terre.

Vous me croirez si cela vous convient, mais il n'en est pas moins vrai que cela vous fait une singulière impression de vous penser à tout instant (et cela durant des heures) sur le point de faire le plongeon définitif ! Si nous supposions nos derniers moments arrivés, — pour la troisième fois au moins — je vous dirai que l'oncle Ben était d'un calme, oh ! mais d'un calme repoussant, tant ce calme me révoltait ! Vous allez me dire : " Mais vous ne priez donc point ? " Eh ! oui, nous prions ; mais la nature humaine est là. Il n'est pas donné à tous d'être marin ; et, tout en s'en remettant à la Providence, il peut vous arriver des serremments de cœur en songeant aux parents. Il est permis de pleurer — jamais de désespérer ! — je pleurais : était-ce mal ?

Oh ! ces angoisses, ces douleurs, ces larmes d'un père et d'une mère chéris en apprenant la mort d'un de leurs enfants ! Savez-vous ce que c'est que la douleur, les larmes d'un père vénéré, d'une mère bien-aimée ? Avez-vous vu pleurer les vôtres ? O larmes, dont la moindre devrait être noyée dans un flot de notre sang ! larmes qu'il faudrait essuyer chacune par mille baisers où l'on mettrait tout son cœur !... Et pourtant... et si, par malheur, l'enfant avait provoqué, par sa manière d'être, quelqu'une de ces larmes de chagrin ?...

L'oncle Ben est revenu plus soucieux de son voyage sur le pont. Sa préoccupation ne m'échappe pas, je le questionne à part.

—M. l'abbé, me dit-il, vous êtes prêtres, vous autres ; on peut vous parler franchement. Si le vent ne tombe ou ne tourne, dans trois heures au plus nous serons anéantis ! Priez la douce Vierge et la bonne mère sainte Anne.

Il tourne les talons, me laissant en de nou-

velles transes. Jusqu'ici, c'était nous qui croyions à la mort : à présent, c'en était l'annonce officielle. Les terreurs sont loin d'être les mêmes dans ces deux cas : dans le premier, il y a un espoir invincible, surmontant toujours ce que nous appelons improprement notre désespoir. Mais, dans le second, c'est l'enlèvement de cet espoir ; c'est une voile que l'on arrache de notre esprit et nous l'obscurcissait : alors les angoisses, les affres réelles d'une réelle agonie !

Je vous fais grâce de nos terreurs. Arrivant à l'instant fatal, je vous dirai simplement que l'oncle Ben se mit à genoux, et, de sa voix mâle, calme, ferme, il promit un pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré. Inutile de vous dire que nous nous joignîmes à sa prière, nous essayant à avoir sa foi ; car à peine se relevait-il, il nous disait de son air calme qui, maintenant, était un calme reposant :

—Monseigneur, messieurs, vous allez voir que la Bonne Mère et la sainte Vierge vont nous changer ça : elles ne pourraient résister aux prières d'un évêque, de prêtres qui les font connaître et aimer. Vous allez voir ça !

Dans son humilité, il se comptait pour rien, ce bon oncle Ben, quand nous, nous ne comptions que Monseigneur et lui.

Il avait prédit ; une demi-heure environ se passa, vent toujours de même violence, mais sautant brusquement du nord-est au nord, inclinant à l'ouest et revenant au nord-est pour se fixer définitivement au nord-nord-ouest. Nous étions sauvés ! Bientôt, les longs mugissements se firent à intervalles de plus en plus éloignés ; les vagues s'abaissèrent ; le ciel montra un espace bleu, l'espoir rendait nos cœurs débordants de joie et de reconnaissance envers la douce Etoile des Mers, envers la Bonne sainte Anne. Les officiers anglais ne ricanèrent plus.

Tout reprit un aspect tranquille ; notre fin voilier déploya ses grandes ailes toutes frémissantes encore, comme si elles eussent conservé la crainte du danger couru. Nous avions dépassé Halifax de 75 à 80 milles sous l'effort de la tempête. Le reste de notre voyage, semblait-il, devait s'accomplir sans nouvel incident....

Le vénéré prêtre s'était tu — je l'écoutais encore. — Levant le regard sur lui, je le vis plongé dans ses réflexions : revivait-il ce temps ?... Revoyait-il l'oncle Ben ?.....

Après quelques minutes du plus profond silence interrompu seulement par le mouvement régulier et cristallin d'une petite pendule placée sur la bibliothèque en face de moi, je me hasardai à demander :

—Votre traversée s'effectua-t-elle, M. l'abbé, dans de bonnes conditions à partir de cette tempête ?

—Je vous en dirai la suite plus tard : attendez patiemment et rappelez-moi ma promesse, me répondit-il.

Je suis donc forcé, aimables lectrices, bienveillants lecteurs, de vous dire comme les feuilletons : *La suite au prochain numéro !*... si cela ne vous ennuie pas trop.

Jimmie Picard

En religion plus qu'ailleurs, on n'a rien si on n'a pas pour soi les femmes — RENÉ DOUMIC.

Dans les grandes circonstances, un rien a toujours décidé des plus grands événements.

— NAPOLÉON I^{er}.

LA FÊTE DE LAVALTRIE

(Voir gravures)

Les paroissiens de Lavaltrie conserveront un souvenir impérissable de l'imposante démonstration qui eut lieu, en cette paroisse, mardi, le 20 août dernier. A cette date, les citoyens de Montréal, né à Lavaltrie, faisaient cadeau à l'église paroissiale d'un superbe monument, en marbre, élevé à la mémoire de feu M. l'abbé Marcotte, leur ancien curé.

Ce monument est appuyé au mur de l'église, dans la chapelle Saint-Joseph, à droite du sanctuaire. C'est M. l'abbé Huet, curé de la paroisse, qui a dévoilé le marbre funéraire. Il a fait avec éloquence le panégyrique du vénérable défunt, a retracé les époques les plus importantes de la vie de ce saint et zélé pasteur ; puis a remercié les enfants de Lavaltrie de la générosité et du dévouement dont ils ont fait preuve en dotant l'église de ce beau monument.

A cette occasion, l'église, le presbytère et toutes les maisons étaient magnifiquement décorés de drapeaux et de banderoles. Les rues du village étaient aussi pavisées et décorées avec goût. Toutes les paroisses des comtés de Berthier et de l'Assomption étaient largement représentées à cette belle fête.

A onze heures, un service fut chanté par M. le grand vicaire Bourgeault, un enfant de Lavaltrie, pour le repos de l'âme de M. l'abbé Marcotte. Les citoyens de Montréal y assistaient en grand nombre.

Nous regrettons de ne pouvoir publier, faute d'espace, tous les portraits des principaux organisateurs de cette belle fête, dont voici les noms : Président, M.-L.-Conrad Pelletier, C.R., M.P. ; trésoriers, MM. L.-Ovide Héту, et l'échevin G. Reneault ; membres adjoints du comité : MM. Anselme Labrecque, négociant ; Jean-Louis Pelletier, négociant ; Louis Perreault, négociant ; Clément Robillard, négociant ; Henri Saint-Pierre, négociant ; Pierre Giguère, bourgeois ; Joseph Pelletier, bourgeois ; George-A. Lacombe, médecin ; Isidore Laviolette, médecin, tous de Montréal.

CARNET DE JEUNESSE

Nous détachons du *Carnet de la Jeunesse de Bismark*, les pensées suivantes. Elle datent de 1835 (Bismark avait alors dix-neuf ans).

Dans le tête à tête, une femme parle haut à l'homme qui lui est indifférent, bas à celui qu'elle est près d'aimer, et garde le silence auprès de celui qu'elle aime.

On entend souvent le riche dire au pauvre : " Je n'ai pas de monnaie ". Un grand esprit, dans certaines réunions mondaines, en dit autant par son silence.

Les sages, comme les chronomètres, ont sur eux-même l'appareil qui sert à les régler et à les remonter ; les autres, comme les anciennes montres, ont besoin d'une clef étrangère.

La mauvaise compagnie est comme le chien, qui salit celui qu'il aime le mieux.

Quand on demande à un homme la date de sa naissance, il vous indique l'année ; une femme, seulement le jour de la semaine.

En parcourant un livre de médecine on s'imagine avoir toutes les maladies qu'il décrit ; de même en lisant l'ouvrage d'un moraliste on découvre tous les travers qu'il signale... mais chez les autres.

PRINCE DE BISMARCK.

L'EXPOSITION

CHANSON POPULAIRE

AIR : *En roulant ma boule.*

Tous les visages sont riant,
En roulant ma boule ;
C'est grand jour de rassemblement,
Rouli, roulant,
Ma boule, roulant,
En roulant, ma boule, roulant,
En roulant, ma boule.

Les foules vont en se pressant,
En roulant ma boule ;
Les vieillards comme les enfants,
Rouli, roulant, etc.

Les amoureux en chuchotant,
En roulant ma boule ;
Les filles en corsage blanc,
Rouli, roulant, etc.

Les garçons avec de beaux gants,
En roulant ma boule ;
Comme jamais ils sont galants,
Rouli, roulant, etc.

C'est vraiment beau, c'est très charmant,
En roulant ma boule ;
On voit de fort grands bâtiments,
Rouli, roulant, etc.

Et des drapeaux flottant au vent,
En roulant ma boule ;
Là des chevaux du plus pur sang,
Rouli, roulant, etc.

Des bœufs noirs, des bœufs barrés blanc,
En roulant ma boule ;
Et gros comme des éléphants,
Rouli, roulant, etc.

Des génisses au lait crémant,
En roulant ma boule ;
Ici des moutons se toquant,
Rouli, roulant, etc.

Tout le bétail est élégant,
En roulant ma boule ;
La basse-cour a son pimpant,
Rouli, roulant, etc.

Des poules, des gros coqs chantant,
En roulant ma boule ;
Et des beaux pigeons roucoulant,
Rouli, roulant, etc.

On en voit autant comme autant,
En roulant ma boule ;
C'est caquetage incessant,
Rouli, roulant, etc.

Déjà les moissons sont dedans,
En roulant ma boule ;
On montre des fruits succulents,
Rouli, roulant, etc.

Des grains jusqu'au plus pur froment,
En roulant ma boule.
L'industrie a tout l'attrayant,
Rouli, roulant, etc.

Ses produits sont tout surprenants,
En roulant ma boule ;
Quant aux jeux, c'est très amusant,
Rouli, roulant, etc.

Les acteurs sont des plus savants.
En roulant ma boule.
Ils font des tours émerveillants,
Rouli, roulant, etc.

Les courses, ça, c'est enlevant,
En roulant ma boule ;
Les chevaux vont comme le vent,
Rouli, roulant, etc.

On les regarde en haletant,
En roulant ma boule ;
On applaudit en arrivant,
Rouli, roulant, etc.

Les feux de joie ont le brillant,
En roulant ma boule ;
Les fusées ont l'air de serpents,
Rouli, roulant, etc.

Qui vont toucher firmament,
En roulant ma boule ;
Et les ballons, c'est effrayant,
Rouli, roulant, etc.

Ça monte un homme en le disant,
En roulant ma boule ;
Dans l'air à son corps défendant,
Rouli, roulant, etc.

La musique au son tout vibrant,
En roulant ma boule ;
Met le bouquet à l'égayant,
Rouli, roulant, etc.

Tous se conduisent sagement,
En roulant ma boule ;
Monseigneur en est très content,
Rouli, roulant, etc.

Honneur, honneur au président,
En roulant ma boule ;
Au secrétaire, aux assistants,
Rouli, roulant, etc.

Honneur encore aux exposants,
En roulant ma boule ;
L'an prochain qu'on en fasse autant,
Rouli, roulant, etc.

L. H. BRODEUR-DELAUVIGNE.

Sherbrooke, août 1895.

UNE ALTERCATION

Je me hâte de dire, pour le repos des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, que je n'ai nullement l'intention de leur chercher querelle. Je veux seulement leur faire part d'une vive discussion que j'eus, hier, avec un beau monsieur fort gentil, mais...

Le sujet était : l'éducation des femmes. Nous étions huit, argumentant à qui mieux mieux, chacun défendant sa cause avec chaleur. L'un rêvait la fille d'Eve parée de toutes les sciences, plânant, dans le monde, des lauriers au front ; un autre se contentait de la voir belle et bonne, vivant son modeste rôle au sein de la famille ; un troisième (fumiste dévoué) lui accordait d'emblée toutes les mêmes libertés qu'aux hommes ; un quatrième, enfin, plus modéré, la voulait instruite, très instruite même, mais sans la prendre au foyer.

Je pris parti pour celui-ci, risquant un regret à l'ignorance des femmes en notre pays.

Hélas ! je n'avais pas prévu que, sous la neige de ses cheveux, mon voisin de droite ruminait de noires pensées. Mais, quoi ! s'écria-t-il, pouvez-vous croire qu'une jeune personne qui passe sa vie à s'occuper des sciences et des lettres puisse devenir jamais une bonne maîtresse de maison ? Croyez-moi, les filles instruites ne savent qu'écrire, et celles qui écrivent ne sont bonnes qu'à cela (sic). Ce qu'il faut à notre jeune pays, ce sont de bonnes mères de familles.

Malgré la surprise de l'attaque, je me dois cette justice que je défendis mon opinion avec énergie à grands renforts d'exemples ; mais, mon éloquence ne put convaincre mon interlocuteur qui ne pouvait concilier l'idée d'une épouse modèle repaisant les chaussettes du mari ou le vêtement du bébé et délectant son esprit dans les jouissances de l'étude.

Et que de gens, hélas ! résonnent comme ce vieillard ?... Que de fois n'entend-on pas dire : " Il faut pousser les garçons, en faire des hommes utiles ; quand aux filles elles sont toujours assez savantes."

Pourtant, les femmes ne sont pas étrangères à l'avenir d'un pays. Et que de familles doivent leur prestige à la sage direction d'une mère intelligente et instruite !...

L'ignorance, il est vrai, n'exclut pas toujours l'esprit naturel. Je connais des âmes d'élite qui seraient fort en peine de traduire leurs sentiments en harmonie avec la grammaire—mais le savoir est une arme pour l'intelligence et telle personne au jugement droit mais dont l'éducation aura été négligée, devra s'effacer devant une écervelée qui aura le bonheur d'avoir reçu une instruction soignée.

Et puis, s'il est des jeunes gens dont le rêve se borne à une jolie figure, de belles mains et une taille bien ronde, il en est aussi dont les aspirations tendent plus haut. A ces derniers, ne croyez-vous pas qu'il soit plus agréable d'avoir des compagnes capables de comprendre leurs travaux, d'en causer avec eux, de leur aider peut-être ?...

Que les filles du Canada s'instruisent, que toutes deviennent savantes même : notre chère patrie ne s'en portera pas plus mal, tant s'en faut.

Toutes, certes, ne sauraient tenir la plume ; mais, chacune dans l'humble position que lui aura faite la Providence, pourra faire d'autant plus de bien que ses connaissances seront plus étendues.

Aimée Patrie

LES HOMMES DE CHATEAUGUAY

IV

ARLONS maintenant de ceux qui étaient à la gauche de Salaberry sur le plateau.



Nous avions là une compagnie de Voltigeurs sous les ordres du major Jean-Baptiste Juchereau Duchesnay, surnommé le chevalier, un brave qui

avait eu du service dans le 60^e régiment avec de Salaberry. Il était seigneur de Saint-Roch des Aulnaies et fut conseiller législatif en 1832.

Cette famille avait émigré de France (Beauce) en 1634 et depuis lors elle a produit plusieurs hommes distingués, tant dans les services européens que dans ceux du Canada et de la Louisiane. On ferait un volume en écrivant son histoire.

A la gauche de la compagnie du chevalier Duchesnay se trouvait la route publique, située comme aujourd'hui. De l'autre côté de la route était un blockhouse dans lequel le lieutenant William-D. Johnson, des Voltigeurs, se tenait avec une vingtaine d'hommes. Je ne saurais dire qui était Johnson mais à coup sûr il parlait très bien le français, autrement il n'eût pas été à sa place dans les Voltigeurs. Cet officier, avec son blockhouse, formait l'extrême gauche du premier rang de Salaberry sur le plateau. Si, du blockhouse on voulait descendre à la rivière il n'y avait que quelques enjambées.

Duchesnay et Johnson supportèrent la plus vive fusillade en deux fois : la première durant une demie heure et la seconde qui dura trois fois plus longtemps. Rappelons-nous que les Voltigeurs, comme les *Fencibles*, étaient considérés troupes régulières et non pas de simples milices, c'est pourquoi nous voyons ces deux corps sur le plateau avec de Salaberry. Johnson flanquait la ligne à gauche comme La Mothe la flanquait à droite. Dans tout cela l'expérience de Salaberry se montre avec clarté aux yeux mêmes de ceux qui ne sont pas militaires.

A ces dispositions si bien conçues, le commandant ajouta une seconde ligne ayant, à droite, le capitaine Debartzch, du 5^e bataillon de la milice d'élite incorporée, et à gauche le capitaine Lécuyer, des Voltigeurs. Il y avait donc, en somme, sur le plateau des Voltigeurs, des *Fencibles*, de la milice et des Sauvages, le tout sur deux lignes.

Pierre-Dominique Debartzch, député à la Législature depuis 1800 pour représenter, avec Louis-Joseph Papineau, le comté de Kent (Chambly), était un orateur de marque et un homme politique considéré. Il était seigneur de Delonne, Rougemont, etc., par le fait de sa mère, appartenant à l'une de nos anciennes familles.

Son père avait quitté Hambourg vers 1775, après avoir perdu sa fortune et s'était fixé en Canada. Le capitaine Debartzch devint conseiller législatif en 1815, et vécut jusqu'à 1848.

A la gauche de Debartzch, près de la route, se tenait le capitaine Benjamin Lécuyer, des Voltigeurs, un homme lettré, descendant d'une famille du Poitou, établie en Canada vers 1670. Ni lui ni Debartzch, tous deux en état d'écrire ce qu'ils avaient vu, n'ont laissé de mémoire sur cette glorieuse journée du 26 octobre 1813. Les soldats font l'histoire et ne l'écrivent pas, du moins la plupart d'entre eux. Après la guerre, Lécuyer suivit le lieutenant-colonel Heriot à Drummondville, à titre d'arpenteur.

Le lieutenant Louis Guy, des Voltigeurs, avait été envoyé, la veille de la bataille, à dix arpents en avant de la première ligne, avec le lieutenant W.-D. Johnson, pour défendre l'abatis sur la route d'Ormsdown. Tous deux bravèrent l'ennemi avec cette assurance et cet aplomb qui déconcerte à la guerre les plans les mieux préparés. Hampton chancela un instant, avec ses 5,000 hommes, en face de l'ouvrage d'une quarantaine de bûcherons, protégés par vingt-cinq ou trente Voltigeurs. Guy et Johnson se retirèrent devant la menace du canon, mais pas à pas, sans paraître effrayés, et se replièrent sur de Salaberry en tirillant pour empêcher la marche libre de l'ennemi. Une fois rendus tous deux sur le plateau où se tenait la première ligne de défense, Johnson occupa le blockhaus et Guy se plaça à cheval sur la route. Ces deux intrépides inspirèrent une grande confiance à nos troupes. Le premier Guy en Canada était un armurier, à Québec, en 1670.

Sur ce plateau, qui devait recevoir l'attaque de l'ennemi, il y avait à peu près deux cents hommes, commandés par une douzaine d'officiers, dont j'ai fait voir la position sociale et la conduite dans la journée du 26 octobre 1813. Trouverait-on mieux en aucun pays ? Non. Depuis le chef jusqu'au moindre officier, tous ont accompli avec zèle un devoir que les circonstances rendaient presque inexécutable. Ces hommes avaient le génie de la guerre. A l'impossible, ils opposaient des moyens d'action irrésistibles. La bataille de Châteauguay fut gagnée savamment.

Benjamin Lécuyer

ADIEU AU MONDE

Ils sont là, prosternés sous la sainte bannière ;
La terre qui les porte a reçu leur adieu ;
Le ciel qui les attend, avant l'heure dernière,
A vu passer leur âme à Dieu.

A. T.

Pourquoi, hélas ! faut-il qu'il ait plu à la Providence d'enlever encore un être cher à notre affection ? Cette amitié croissante, qui était venue ensoleiller ma vie, vient de s'évanouir soudainement, comme un rêve, derrière les sombres murs de la Trappe, ne laissant après elle, comme tout ce qui passe, du reste, qu'un pâle et fugitif souvenir.

Oui, il est parti, disant au monde un éternel adieu. Les plaisirs terrestres n'ont sur

son esprit aucun empire ; la vie est pour lui sans attrait ; il a fermé son cœur aux choses d'ici-bas et quitté sans retour famille et amis pour aller ensevelir talent et existence au fond d'un monastère. Si, en passant au milieu de ce monde vain et pervers, qu'il a dédaigné, il a senti, un jour, son âme faiblir sous le coup de quelque affection imprévue, son énergique et vaillante nature a eu bientôt raison de cette trompeuse chimère, et tout entier à la sublime vocation qui s'imposait à lui, il a pris bravement le chemin des prédestinés. Un regard jeté là-haut a suffi pour dompter l'émotion qui s'emparait de lui au souvenir de ceux qu'il aimait, et la dernière larme tombée de ses yeux n'était plus qu'un vestige de la faiblesse humaine ; son front pur et irradié appelait déjà l'aurole du bienheureux.

Noble cœur, qui fais l'admiration des âmes d'élite, va, sous le ciel qui te bénit, répandre la suave odeur de tes vertus, va te griser au parfum des encensoirs et goûter les saintes extases du martyr dont ton âme est avide, parcours, en priant pour les malheureux mortels que le destin accable, pour ceux, enfin, qui te regrettent, l'avidité sentier qui conduit sûrement au séjour du bonheur.

Comme la lampe du sanctuaire, qui veille dans l'ombre et projette ses reflets tremblotants sur la voûte du saint lieu telle, à travers les arcades silencieuses, ta foi inaltérable, ô cénobitisme, épanche sa vivifiante lumière qui doucement retombe en grâces infinies sur le doute et l'impiété. Et puisque, en ce bas monde, tout tombe et se brise, que sur notre terre rien n'est durable, qu'à l'aurore même de la vie, bien souvent hélas ! on voit poindre l'orage, à nous, chrétiens, qui tendons tous à un même but, de marcher résolument vers les routes lumineuses de la céleste patrie, rendez-vous d'éternelles voluptés.

Et maintenant, Dieu bon et magnanime si la persévérance doit couronner l'héroïque résolution de ton nouveau disciple, ah ! donne, je t'en prie, le courage et la résignation à ceux qui pleurent, en ce moment, la cruelle absence de celui qui a renoncé à tout pour te suivre, préférant le lourd silence du cloître aux splendeurs de la vie mondaine. Laisse encore tomber sur lui un regard de clémence, et en retour du sacrifice qu'il te fait de sa jeunesse, verse à son âme endolorie les consolations et le repos qu'il va puiser auprès de toi ; il t'immole son cœur, donne-lui la paix et l'oubli qu'il réclame à genoux.

Puisse le temps qui passe en effaçant toutes choses me garder, du moins, son chaste souvenir !

Adieu ! Toujours adieu ! c'est notre vie entière.

VIOLETTE.

On demandait à un saint, qui allait mourir comment il voulait que fût fait son tombeau :
— Oh ! dit-il très-simplement, comme une demeure provisoire.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Le père de famille.—L'avenir de notre fils m'inquiète, ma chère amie. Ce garçon-là a huit ans et je ne vois pas du tout à quelle carrière on pourrait le préparer. Il n'a de goût pour rien que pour l'amusement.

La mère.—C'est fort naturel. Ce n'est pas à huit ans que les vocations se dessinent et nous avons le temps d'y songer.

Le père.—Pardon. On ne saurait s'y prendre de trop bonne heure. Toutes les professions aujourd'hui sont encombrées et on court risque de trouver les places prises. Je regrette beaucoup qu'Edouard ne manifeste pas ces dispositions naturelles qui imposent le choix d'une carrière.

La mère.—Qui sait ? C'est peut être un hasard qui nous le révélera. Lis la jeunesse des grands hommes. Il paraît que Mozart... (Entre Edouard.)

Edouard.—Bonjour, papa, bonjour maman. (Il embrasse ses parents.)

Le père.—Qu'est-ce que tu as fait, ce matin ?
Edouard.—Rien, papa.

Le père.—Rien, toujours rien. Ça peut continuer quarante ans comme ça. Tu n'aimes donc pas le travail, petit malheureux ? Qu'est-ce que tu feras, quand tu seras grand ?

Edouard.—Nous le verrons bien, papa.

La mère.—Laisse donc ce garçon tranquille et parlons d'autre chose. A propos, mon ami, j'ai reçu hier la note de ma couturière.

Le père.—Oui, oui, il faut l'envoyer payer. Je vais te signer un chèque. (Il s'assied à son bureau, prend son carnet de chèques et en détache un.)

Edouard, qui a suivi avec un intérêt croissant les mouvements de son père.—Oh ! laisse-moi, papa. C'est joli, ces papiers-là ! Comment tu dis que ça s'appelle ?

Le père.—Un chèque.

Edouard.—A quoi ça sert ?

Le père.—A toucher de l'argent. Ainsi je vais l'envoyer à la couturière de ta maman pour payer ses toilettes.

Edouard.—Alors moi, pour les quarante sous que tu me donnes tous les dimanches, tu pourrais me faire un chèque aussi ?

Le père.—Je le pourrais, à la rigueur, mais ce n'est pas l'habitude.

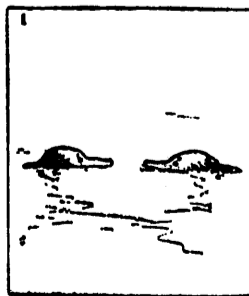
Edouard.—Papa, je t'en prie, puisque c'est possible, donne-moi un chèque au lieu de me donner les quarante sous. J'aime même mieux n'avoir que trente sous et que ce soit avec un chèque. Tu le promets ? Dis que tu le promets ? Je travaillerai, si on me donne un chèque.

Le père.—Eh bien ! c'est entendu. (Rêveur.) Il y a là une indication étrange et peut-être providentielle. Je vais diriger ce gamin vers la politique.

ALFRED CAPUS.

La langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche.

QUI SE RESSEMBLE, S'ASSEMBLE



Master Bats et son chien au bain



LA GUERRE A MADAGASCAR.—COMBAT DE TSARASOTRA : CONTRE-ATTAQUE DIRIGÉ PAR LE CAPITAINE AUBÉ



1 M. l'abbé Huet, curé de Lavaltrie ; 2 Monument érigé dans l'église à la mémoire de M. Marcotte ; 3 M. l'abbé Marcotte, ancien curé de Lavaltrie ; 4 M. G. Reneault trésorier du comité ; 5 M. L.-C. Pelletier, C.R., président du comité ; 6 M. L.-O. Hétu, N.P., trésorier du comité ; 7 Eglise paroissiale ; 8 Les discours.

LA FÊTE DE LAVALTRIE EN L'HONNEUR DE M. L'ABBÉ MARCOTTE

POUR LES DAMES



Toilette de promenade, en lainage violette imprimé blanc. Corsage-blouse froncé mis dans la jupe sous ceinture, en surah blanc :



ouvert sur une chemisette de mousseline plissée en travers et encadrée dans un grand col

de toile blanche entouré par un petit volant ; manches ballons à hauts poignets ; jupe cloche à godets. Chapeau empire en paille blanche, orné de petits pouffis et de cornets de mousseline de soie et par une aigrette colonel.

Mesurage : 12 verges de lainage grande largeur.

Toilette de promenade, façon tailleur, en lainage gris clair quadrillé de noir. Corsage à basques, croisé et boutonné sur le côté ; manches flottantes à hauts poignets ; col montant boutonné. Jupe à godets. Grand chapeau rond en paille noire, orné par une demi-guirlande de roses et par deux ailes noires.

Mesurage : 12 verges de lainage quadrillé, grande largeur.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Il y a une dizaine d'années, un astrologue allemand, professeur de l'Université d'Iéna, prédisait la fin du monde pour 1897. Dans un long mémoire, nouvellement publié, ce savant confirme sa prédiction. La cause de ce cataclysme universel sera l'intensité de la chaleur.

Une comète, qui a déjà visité notre système planétaire en 1868, en 1875 et en 1880, s'approchera si près de la terre, en 1897, que toute vie animale et végétale sera détruite à sa surface.

Espérons qu'il en sera de cette prédiction sinistre comme de toutes celles qui l'ont précédée, et que l'an 1897 se passera sans bouleversement, au moins terrestres.

A quel âge commence-t-on généralement à décliner ?

Lorsque l'organisme est parvenu à son apogée de force et de puissance, il ne décline pas tout de suite : il y a un temps d'arrêt qui se prolonge jusqu'à 40 ou 50 ans. A ce moment, on commence en général imperceptiblement à perdre son activité, à avoir davantage besoin de repos. Divers symptômes annoncent le déclin. On fait tout alors plus lentement et plus prudemment. Les plaisirs qu'on aimait deviennent plus indifférents. On apprécie moins la société des personnes jeunes, davantage celle des gens plus âgés et, on songe de plus en plus qu'on avance vers une dissolution lente mais sûre, les passions se calment et la résignation vient.

Un journal de Paris annonce une nouvelle utilisation de la photographie :

Plusieurs grands établissements de banque et de crédit viennent d'attacher un photographe à leur personnel. La mission de l'artiste consiste à prendre, incognito, le portrait de toutes les personnes suspectes ou inconnues qui se présentent aux caisses.

Le photographe cliquera à l'avenir, sur l'ordre secret des caissiers et sans que le public s'en aperçoive, le portrait des clients sujets à caution et l'opération se fera pendant que les encaisseurs ramasseront leurs billets ou leurs pièces sonnantes.

La banque d'Angleterre a inauguré, voici quelques années, un service identique dont elle est très satisfaite, paraît-il. Le clan de MM. les escrocs l'est beaucoup moins.

On trouve, au Tonkin, les espèces de grenouilles les plus variées, entre autres la grenouille à lunettes et une rainette verte qui se tiens sur les corps lisses.

Mais la plus curieuse de toutes est la grenouille bœuf, grosse comme les deux poings.

On l'emploie pour se délivrer des moustiques à l'aide d'un stratagème assez original.

On prend deux ou trois de ces grenouilles et on leur place dans la bouche une cigarette allumée.

Dès qu'elles ont tiré une ou deux bouffées, elles restent immobiles et continuent à fumer jusqu'à ce que tout le tabac soit consommé.

On les place, armées de leurs cigarettes, sur les bords de la table où l'on travaille ; elles fument comme des locomotives, et les épaisses fumées de tabac qu'elles dégagent éloignent rapidement les insectes.

Une bonne histoire arrivée à un correspondant d'un journal parisien.

Il s'était rendu à Rouen pour assister aux fêtes présidentielles. Enquête faite pour trouver un lit, il ne trouva qu'un billard, sur lequel on lui proposa d'étendre un matelas. L'offre n'était pas à dédaigner et il accepta. Mais grande fut sa confusion lorsque, le lendemain, son hôte lui réclama huit heures de frais de billard calculés sur le tarif de nuit.

Il protesta, s'emporta, et, pour le principe, référa la question à un juge de paix. Le Salomon normand éprouva d'abord quelques embarras ; mais un trait de lumière vint éclairer sa conscience.

—L'aubergiste, demanda le juge, avait-il laissé les billes à votre disposition.

—Les billes étaient dans les blouses, répondit loyalement notre ami.

—Cette circonstance lève tous mes doutes, reprit le juge. Du moment que le billard était muni de ses accessoires, c'est bien un billard que vous avez loué et non une couchette.

Et notre ami fut obligé de payer huit heures de caracolages fantastiques.

C'est chose assez exactement connue que l'organisation d'une ruche d'abeilles. Mais on se figure moins bien l'activité intense du travail de ses habitants. Sait-on, par exemple, demande la *Revue Scientifique*, ce qu'il faut de temps à une abeille pour produire un gramme de miel ?

Quand le temps est beau, une "ouvrière" peut, en six ou dix voyages, visiter de 40 à 80 fleurs et récolter 1/16 de gramme de nectar. Si elle puise dans 200 ou 400 calices, elle ramassera 1/2 de gramme. Dans de bonnes conditions, elle mettra 15 jours pour avoir un gramme ; il lui faudra donc plusieurs années pour fabriquer un kilo de miel, qui remplira environ 3,000 cellules du rayon.

Une ruche contient de 20,000 à 50,000 abeilles, dont la moitié prépare le miel ; l'autre partie vaque aux soins du logis de la famille. Dans une belle journée, 16,000 ou 20,000 individus pourront, en six ou dix voyages, explorer de 300,000 à un million de fleurs, soit plusieurs centaines de milliers de plantes. Encore faut-il que la localité soit favorable à la préparation du miel et que les plantes qui produisent le plus de suc fleurissent à proximité du rucher. Une ruche peuplée de 30,000 abeilles peut donc, dans de bonnes conditions, récolter environ un kilogramme de miel en un jour.

Ne manquez pas de vous procurer les ouvrages suivants : les *Furces de Piron* (10c), l'*Ami des salons* (10c), les *Lettres d'un ébéniste* (10c), *Un dispiru* (10c), le *Pater* (10c), la *Petite* (5c), le *Grand horoscope des dames* (10c), la *Clé des songes* (5c), les *Loisirs d'un homme du peuple* (50c). G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

Une larme d'attendrissement roula sur sa joue.

Il avait tant aimé sa nièce ! *l'un de ses deux enfants !* comme il disait en parlant d'elle et de Raoul.

Il reprit :

« Mais hélas ! monsieur le comte, sur ce tableau familial vient se glisser un voile de deuil... »

Le comte Emmanuel frissonna.

— « *Un voile de deuil...* » que signifie cela ? se demanda-t-il avant de lire les lignes suivantes :

« C'est une bien douloureuse nouvelle que je vais avoir le chagrin de vous apprendre, le cœur serré, les yeux pleins de larmes... notre bien-aimé cousin, l'abbé Raoul d'Areynes... »

Le visage du comte changea brusquement d'expression et devint livide. Il lui sembla que son cœur cessait de battre et qu'une griffe d'acier l'étreignait dans sa poitrine. Un tremblement convulsif le secoua des pieds à la tête.

A partir de cet instant il ne suivit plus les phrases de la lettre, il la parcourut d'un regard effaré.

Ce regard tomba sur ces mots :

« L'abbé d'Areynes expire au moment où je vous écris... quand cette lettre vous arrivera, ici nous serons en deuil... »

Le vieillard ne vit plus rien, plus rien que des ténèbres profondes où se poursuivaient des étincelles.

Son visage, de livide qu'il était, devint pourpre. Ses yeux s'injectèrent.

Il lui sembla qu'un lourd marteau s'abattait sur son crâne.

Il se dressa, voulant appeler...

Ses lèvres s'entrouvrirent, mais sa bouche resta muette, et il s'éroula comme une masse, tenant encore dans sa main gauche repliée sous son corps la lettre scélérate qui venait de l'assassiner.

Ce ne fut qu'une demi-heure plus tard, lorsque Pierre Renaud rentra dans le hall, que la catastrophe fut connue.

En voyant son maître étendu sur le parquet, la face noire et tuméfiée, le valet de chambre poussa un cri d'épouvante et se jeta à genoux près du corps.

Plusieurs domestiques avaient entendu le cri de Renaud.

Ils accoururent.

Raymond Schloss les suivit.

En l'apercevant, Pierre, qui venait de mettre la main sur le cœur du vieillard et ne l'avait plus senti battre, balbutia à travers des sanglots :

— Il est mort... Monsieur le comte est mort...

— Non... Je ne te crois pas... Non... Ce n'est pas possible... répliqua le garde-chasse, affolé lui-même.

Et il s'agenouilla, à son tour, à côté de Pierre Renaud.

— Le corps est déjà froid, bégaya celui-ci.

— Le docteur... Vite le docteur ! commanda Raymond.

Un domestique s'élançait au dehors pour obéir, lorsque le docteur Pertuiset qui venait comme presque chaque jour, déjeuner au château avec son vieil ami, apparut sur le seuil.

Raymond en le voyant se leva d'un bond et courut à lui.

— Vous arrivez trop tard, docteur ! Ah ! cette fois, c'est bien la fin... cria-t-il avec désespoir. Le comte d'Areynes est mort !

Le médecin, terrifié, se pencha, souleva d'un doigt tremblant les paupières du comte Emmanuel, et au bout de quelques secondes d'examen murmura :

— Oui... Ce n'est que trop vrai... C'est fini ! Mais quelle secousse violente a donc déterminé cette catastrophe que rien ne faisait prévoir hier ?

Tout en posant cette question, il avait soulevé le buste du vieillard, dégageant ainsi la main crispée qui serrait une feuille de papier.

— Ceci, peut-être... se répondit-il en prenant, non sans quelque peine, la lettre que les doigts raidis semblaient vouloir garder.

Il y jeta les yeux.

A mesure qu'il lisait une indicible expression de douleur et d'angoisse se peignait sur ses traits.

— Raoul !... Raoul !... s'écria-t-il tout à coup d'une voix haletante, lui aussi !...

Raymond Schloss et Pierre Renaud le regardèrent avec des yeux qu'agrandissait une nouvelle épouvante.

— Monsieur l'abbé ? Qu'est-il arrivé à monsieur l'abbé ? demandèrent-ils en même temps.

— Il est mort !

— Mort ! Monsieur l'abbé ! Si jeune ! Si vigoureux !...

— Frappé d'une balle en pleine poitrine... .

— Est-ce vrai ?... Est-ce possible ?...

— Trop vrai et trop possible, hélas ! C'est écrit là... .

Et le docteur montra la lettre qui tremblait dans sa main tremblante.

— Et qui donc, interrogea Raymond Schloss, qui donc a si brutalement annoncé l'effroyable nouvelle à notre bien-aimé maître ?

— Gilbert Rollin... répondit le docteur.

— Le malheureux ! le malheureux !... s'écria Pierre Renaud, il a tué l'oncle de sa femme, son bienfaiteur !...

LIV

Malgré sa profonde douleur, malgré l'épouvante que faisaient naître en lui ces deux morts foudroyantes, le docteur Pertuiset ne perdit rien de l'admirable sang-froid qu'il savait conserver dans les circonstances les plus difficiles, en face des plus graves événements.

— Portez le corps de notre vieil ami dans sa chambre... commanda-t-il. Nous ferons ensuite à la mairie de Fenestranges la déclaration de décès, et pour le reste nous aviserons plus tard...

« Raymond, ajouta-t-il en s'adressant au garde général, il est nécessaire que M. Gilbert Rollin connaisse sans retard la mort du comte Emmanuel. Je vais lui adresser une dépêche que vous déposerez au télégraphe en descendant au village. Sa présence ici sera nécessaire comme représentant légal des intérêts de sa femme... Le devoir lui commanderait d'ailleurs impérieusement de venir... Comment n'accompagnerait-il pas avec nous au cimetière le corps de l'homme de bien que nous pleurons et dont sa fatale lettre a abrégé l'existence ?... Une fois ici, il pourra nous donner de plus amples détails sur la mort à jamais regrettable de notre cher abbé Raoul... »

Tout en donnant ses instructions au garde général, le docteur Pertuiset avait glissé dans sa poche la lettre de Gilbert Rollin.

Le corps inanimé du comte d'Areynes fut déshabillé et couché sur son lit.

A défaut de cierges, que l'on n'avait pas au château, Pierre Renaud alluma un grand nombre de bougies, pour transformer la chambre mortuaire en une sorte de chapelle ardente.

Il plaça sur la poitrine de son maître un crucifix et une branche de buis, dont les feuilles trempaient dans l'eau bénite versée au fond d'un plat d'argent ciselé et armorié.

Les persiennes des fenêtres furent fermées et les rideaux de lampas rouge hermétiquement clos.

Pendant ce temps le docteur avait écrit la courte dépêche suivante :

« Gilbert Rollin, Rue Servan, 39, Paris.

« Comte Emmanuel d'Areynes mort, frappé d'une congestion cérébrale en lisant votre lettre. Présence nécessaire ici.

DOCTEUR PERTUISET. »

Muni de ce télégramme, Raymond Schloss courut au village où il devait se rendre successivement au bureau de poste et à la mairie.

A Paris, Gilbert attendait, avec une anxiété fiévreuse bien facile à comprendre, des nouvelles de Lorraine.

Quels que fussent les résultats de l'infamie commise par lui avec une effrayante préméditation, il supposait bien que soit par une dépêche, soit par une lettre, il serait mis en demeure de fournir des informations au sujet de la catastrophe qu'il avait annoncée.

Aussi le 3 juin, n'était-il point sorti de son appartement, où il voulait se trouver lorsque le facteur du télégraphe sonnerait chez lui, porteur du télégramme venu de Fenestranges.

Son cerveau harcelé d'inquiétudes ne lui avait pas laissé fermer l'œil un seul instant de toute la nuit.

Il s'était levé la tête lourde, brisé et énervé par l'insomnie.

Henriette semblait aller mieux.

A la visite du matin, le médecin qui la soignait avait constaté chez elle une décroissance sensible de fièvre, et il en augurait que, le mal étant enrayé, le danger n'existant plus, la convalescence de la jeune femme ne tarderait guère à commencer.

Gilbert écoutait à peine cette bonne nouvelle, qui cependant aurait dû lui mettre la joie au cœur.

Il n'y avait place dans son esprit en ce moment que pour une seule pensée qui se formulait ainsi :

—Le comte d'Areynes est-il vivant ou mort ?

C'est à peine s'il lui fut possible de déjeuner.

Son énervement physique et moral augmentait d'heure en heure et pour ainsi dire de minute en minute.

Vers trois heures, la sonnette de son appartement retentit.

Était-ce enfin ce qu'il attendait ?

Il courut ouvrir, les mains moites de fièvre, les jambes tremblantes.

Un porteur du télégraphe était debout dans l'encadrement de la porte, un papier bleu à la main.

—Monsieur Gilbert Rollin ? demanda-t-il.

—C'est moi.

—Une dépêche.

—Donnez !

—Voilà !

—Faut-il vous signer un reçu ?

—Non.

Gilbert avait pris l'enveloppe bleue.

Il rentra chez lui en refermant la porte sur le télégraphiste qui descendit en murmurant :

—Un rapiat qui ne donnerait pas seulement deux sous de pourboire ! . . .

Le mari d'Henriette se laissa tomber sur un siège.

Ses jambes ployaient sous lui.

Il attachait son regard fixe et comme hypnotisé sur le papier clos, n'osant l'ouvrir.

Qu'allait-il apprendre ?

Enfin, l'anxiété devenant insupportable, il déchira l'enveloppe et lut.

Aussitôt une joie sauvage fit étinceler ses prunelles.

—Mort ! balbutia-t-il en essuyant la sueur d'angoisse dont son visage était inondé, le comte est mort !

Alors, plus calme, il relut ou plutôt il épela mot pour mot la dépêche dont nous connaissons les termes.

—J'ai été un joueur hardi, se dit-il, et j'ai gagné la partie ! . . . Le résultat, d'ailleurs, était inévitable, le coup étant si bien porté ! Avant un mois nous serons en possession des amples revenus du comte d'Areynes, la dernière phrase du télégramme rend à cet égard le doute impossible . . . " *Présence nécessaire ici* ", a écrit le docteur Pertuiset. Puisque ma présence est nécessaire là-bas, c'est que rien n'est changé aux dernières volontés du comte, le docteur en est certain, lui le confident du défunt, et je dois, comme représentant des intérêts de ma femme et comme tuteur légal de ma fille, m'occuper du règlement des affaires de la succession . . .

Gilbert devint brusquement pensif.

—*Présence nécessaire* . . . répéta-t-il après un instant de silence. Je n'irai pas à Fenestranges cependant . . . La maladie d'Henriette est un prétexte très admissible . . . Je ne veux point paraître trop empressé de jouir de cet héritage qui maintenant ne peut plus nous échapper . . . Une réponse d'abord par dépêche au docteur Pertuiset . . . Je la ferai suivre d'une lettre explicative . . .

Il se plaça devant son bureau et écrivit :

" Docteur Pertuiset. Fenestranges. Lorraine.

" Nouvelle inattendue et désolante. Chagrin profond. Rechute d'Henriette, état grave. Impossible de la quitter. Je compte sur vous pour faire toutes démarches nécessitées, par catastrophe. Lettre suit.

" GILBERT ROLLIN."

—Ce soir, à tête reposée, j'écrirai ma lettre, se dit le mari d'Henriette quand il eut achevé sa dépêche. Ceci, d'abord, au télégraphe . . . Et il se prépara à sortir.

* *

Rue Popincourt, la science du chirurgien-major Leblond avait fait merveille.

Le vieux praticien, qu'on aurait pu croire rouillé par plusieurs années de repos complet, avait retrouvé toute son habileté professionnelle et toute son énergie d'autrefois au chevet du vicaire de Saint-Ambroise.

Après avoir opéré le sondage de la blessure, non sans de très grandes difficultés, il s'était assuré qu'aucun organe essentiel n'avait

été atteint, et que par conséquent la vie du patient ne se trouvait point en danger immédiat.

Les soins les plus minutieux et les plus réguliers devaient cependant être prodigués à Raoul d'Areynes pour éviter toute chance de complications.

Le jeune prêtre possédait, nous le savons, une constitution d'une vigueur exceptionnelle.

Le chirurgien-major comptait beaucoup sur cette vigueur pour obtenir une guérison sinon prompt, du moins certaine.

Pendant cinq jours l'état du blessé avait fait redouter un dénouement funeste, qui semblait à tous presque certain.

Mais peu à peu, grâce au traitement énergique du docteur Leblond, les choses avaient complètement changé d'aspect.

L'état comateux n'existait plus.

Néanmoins le vicaire de Saint-Ambroise ne se rendait aucun compte de ce qui lui était arrivé. La pensée restait flottante, indécise, comme enveloppée d'un brouillard, et pendant les accès de fièvre un léger délire se manifestait.

Mme Leblond et la vieille Madeleine se multipliaient auprès du blessé, se relayant pour veiller sur lui et lui faire prendre aux heures indiquées les médicaments prescrits.

Ces trois dévouements, joints aux efforts de la science, devaient amener le résultat espéré et prévu par l'ancien chirurgien-major.

Celui-ci, se voyant maître de la situation un instant désespérée de son malade, pensa qu'il était nécessaire de faire prévenir la famille et de la rassurer en même temps.

—Ma bonne Madeleine, dit-il à la vieille servante du vicaire, le jour même où Gilbert Rollin recevait la nouvelle de la mort de l'oncle d'Henriette, je puis, maintenant, affirmer sans craindre de me faire illusion que notre cher abbé guérira . . .

—J'en remercie le bon Dieu, monsieur le docteur, et vous après lui ! répliqua Madeleine avec une immense joie.

—Il vous reste maintenant un devoir à remplir . . .

—Lequel, monsieur le docteur ?

—Il faut que vous avertissiez les parents du vicaire de la situation dans laquelle il se trouve . . . Personne à l'exception de M. le curé de Saint-Ambroise, ne sait qu'il a été dangereusement blessé . . . il faut prévenir la famille, en ajoutant que le danger n'existe plus . . . M. l'abbé a un oncle en Lorraine, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur le docteur, M. le comte d'Areynes, celui qui l'a élevé et chez qui il a passé le temps du siège . . .

—Eh bien ! il faut lui écrire . . .

Lui écrire ! Jésus bon Dieu, vous voulez donc le tuer, le pauvre cher homme ! s'écria Madeleine avec épouvante en levant les bras vers le plafond.

—Le tuer ! . . . répéta le chirurgien-major.

—Comme avec un fusil !

—Je ne comprends pas . . .

—Madeleine reprit :

—M. le comte d'Areynes est un vieillard de plus de soixante-quinze ans, M. l'abbé a dû vous le dire . . . Il a subi une attaque de paralysie il y a huit mois . . . S'il en a guéri c'est grâce aux soins qu'il a reçus . . . Mais il paraît que la plus petite émotion pourrait amener une seconde attaque et que cette fois il en mourrait bel et bien, sans rémission ! . . . Or, M. le comte d'Areynes aime son neveu autant que si c'était son propre enfant, et la nouvelle qu'il est blessé lui donnerait le coup de la mort . . .

—La situation est délicate, en effet, répondit M. Leblond, nous devons éviter à ce vieillard toute secousse, toute émotion pénible, puisqu'il en résulterait un danger . . . Mais monsieur le vicaire a des parents à Paris, je crois m'en souvenir . . .

—Une cousine, élevée comme lui par M. le comte d'Areynes . . .

—Mariée, n'est-ce pas ?

—Oui, à M. Gilbert Rollin . . .

—M. et Mme Rollin sont-ils à Paris en ce moment ?

—Je le crois, mais je n'oserais cependant pas vous l'affirmer, monsieur le docteur . . .

—Vous pourriez vous en assurer ?

—Très bien.

—Vous connaissez l'adresse de M. Rollin ? . . .

—Il demeure rue Servan, j'y suis allée une fois, voir Mme Henriette de la part de M. le vicaire . . . Lui n'y allait pas souvent . . . il était un peu froid avec le mari, mais il est toujours très attaché à sa cousine . . .

—Il faudrait prévenir Mme Rollin ou son mari.

—Si vous jugez que ce soit nécessaire, monsieur le docteur.

—C'est un devoir à remplir, ma bonne Madeleine. Monsieur le vicaire est aujourd'hui hors de danger . . . Je réponds de lui . . .

Madeleine pleurait, mais ses larmes étaient douces, la joie seule les faisait couler.

Le docteur poursuivit :

—Il est donc nécessaire de faire connaître aux siens la terrible épreuve qu'il a subie, en leur apprenant en même temps qu'il n'y a

plus lieu de craindre pour lui... Vous me comprenez, Madeleine ?
—Oui, monsieur le docteur, je vais faire un bout de toilette et j'irai chez madame Rollin....

LV

—Allez, ma bonne Madeleine... reprit le chirurgien-major. M. Rollin ou sa femme trouveront peut-être le moyen de faire parvenir des nouvelles au château de Fenestranges sans danger pour leur oncle....

Madeleine mit un bonnet de linge bien blanc, un tablier tout neuf, jeta sur ses épaules un petit châle de laine et prit le chemin de la rue Servan.

Gilbert allait sortir, nous le savons, pour porter au bureau du télégraphe la dépêche qu'il adressait au docteur Pertuiset lorsque la sonnette de l'appartement retentit.

Il mit son télégramme dans sa poche et alla ouvrir.

En voyant la vieille servante qu'il reconnut du premier coup d'œil, le mari d'Henriette ne fut pas surpris outre mesure.

Convaincu, d'après ce que lui avait dit le sacristain de l'église Saint-Ambroise, que Raoul d'Areynes n'avait que fort peu de temps à vivre, il s'attendait à recevoir d'un moment à l'autre l'annonce de sa mort.

C'était vraisemblablement cette mort qu'on venait lui apprendre.

Comédien hors ligne, toujours prêt à tous les rôles, il pensa qu'il serait bon de jouer l'étonnement.

Cela, du reste, était facile et devait paraître naturel.

—Vous, Madeleine ! s'écria-t-il. Vous, chez moi ! Est-ce que mon cousin Raoul d'Areynes a quitté Versailles pour rentrer à Paris ? Est-ce lui qui vous envoie ?

—Hélas ! monsieur Rollin, répondit la vieille femme émue jusqu'aux larmes, monsieur l'abbé est revenu en effet depuis cinq jours, et ç'a été un grand malheur pour lui qu'il revienne....

—Entrez ! entrez vite ! reprit Gilbert en s'effaçant pour laisser passer la servante, et dites-moi de quel malheur il s'agit ! J'espère bien qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à monsieur l'abbé d'Areynes... Hâtez-vous de me rassurer à ce sujet, mais parlez bas, je vous en prie !... Madame Rollin est très malade. En ce moment elle repose, et je ne voudrais point que son sommeil soit troublé....

Madeleine entra et se laissa tomber sur un siège dans la première pièce.

—Je viens, dit-elle en baissant la voix, vous apporter des nouvelles de monsieur le vicaire....

Ce n'était point la phrase à laquelle s'attendait Gilbert.

Ces mots : *Je viens vous apporter des nouvelles de monsieur le vicaire* ne pouvaient à coup sûr signifier : *M. le vicaire est mort !*

Sans rien laisser paraître de sa déception, il dit vivement :

—Quelles nouvelles ? Savez-vous bien que vous m'inquiétez ! Ne me faites pas languir ainsi ! mon cousin serait-il malade ?

—Il a failli mourir !....

—Mourir ! répliqua Gilbert. Grand Dieu ! que lui était-il donc arrivé ? quelle était sa maladie ?

—Monsieur l'abbé a reçu une balle en pleine poitrine dans la rue, au moment où il revenait de Versailles, il ouvrait la porte de notre maison pour rentrer....

—C'est affreux !.... Une balle dans la poitrine ! Mais c'était une blessure mortelle !

—Oui, monsieur, et certainement monsieur l'abbé, mon cher maître, serait mort si un voisin, un locataire de notre maison, ancien chirurgien-major de l'armée, ne l'avait soigné avec tant d'habileté et de dévouement, qu'il l'a sauvé.

—Sauvé !.... répliqua Gilbert d'une voix dont le tremblement pouvait se mettre sur le compte de l'émotion éprouvée par lui. Est-il vraiment sauvé ?....

—Oh ! oui, monsieur, grâce au bon Dieu ! le docteur l'affirme et il est incapable de se tromper.

Gilbert n'écoutait plus Madeleine.

L'abbé d'Areynes, vivant.

L'abbé d'Areynes hors de danger, quand il avait écrit qu'il était mort !

Avant d'envoyer sa lettre, Gilbert s'était bien dit qu'il s'aventurerait fort en ne contrôlant pas l'affirmation du sacristain de Saint-Ambroise, mais, dans sa hâte de porter le coup décisif, il avait passé outre.

A cette heure, il se demandait, non sans effroi, comment il allait s'y prendre pour éloigner de lui le soupçon qu'il venait d'agir avec l'intention bien préméditée de frapper mortellement l'oncle de sa femme.

Le comte Emmanuel n'existait plus.

C'était le principal ; néanmoins il importait de trouver un moyen de sauver les apparences.

D'abord il jugea prudent de ne pas faire connaître à Madeleine la mort du vieillard.

Cette mort, l'abbé d'Areynes en serait instruit plus tard.

D'ici là Gilbert, ayant du temps devant lui, réfléchirait, chercherait, trouverait.

Rien n'est à négliger pour les gens habiles.

Le mari d'Henriette se dit qu'il importait de se concilier avec la vieille servante.

—Ma bonne Madeleine, fit-il d'un ton mielleux, je ne veux pas vous adresser de reproches, mais vraiment vous auriez bien dû me faire connaître plus tôt l'accident arrivé à mon cher cousin !....

—Vous avez raison, monsieur Rollin. Nous l'aurions dû. Nous n'y avons pas songé, tant nous étions bouleversés et inquiets....

—Je le comprends, ce qui fait que je vous le pardonne.... Seulement veuillez, je vous en prie, répondre à mes questions d'une façon précise....

—Je suis toute à vos ordres, monsieur Rollin.... Qu'est-ce que vous voulez me demander ?

—Comment M. l'abbé d'Areynes a-t-il été blessé ?....

—Je vous ai dit tout à l'heure ce que nous en savons.... C'est dans la nuit du 27 au 28 mai.... Personne ne l'a vu tomber. Nous avons trouvé son corps inanimé sur les premières marches de l'escalier de notre maison au moment où les soldats de Versailles y entraient....

—Est-ce une balle communarde ou versaillaise qui l'a frappé ?

—Le docteur a dit que c'était une balle de fusil Chassepot.

—L'abbé d'Areynes n'a point expliqué comment il avait reçu cette blessure ?

—Eh ! mon bon Dieu, est-ce qu'il aurait été capable de le faire ?.... Il est resté quatre jours presque sans respirer, quasi-mort....

—Et à cette heure ?

—Il n'a pu prononcer encore une seule parole....

—Mais vous venez de me dire qu'il était hors de danger....

—Sans doute, puisque le docteur l'affirme....

—Pourrais-je voir l'abbé d'Areynes ?

—Je ne sais si le docteur le permettra, et j'en doute, mais en tout cas, si la chose était possible, mon pauvre cher maître ne vous reconnaîtrait pas....

—Vraiment ?....

—Dame, oui ! répondit Madeleine, et quant à essayer de le faire parler, il faudrait bien se garder d'y penser, car s'il pouvait vous comprendre et vous répondre, le docteur lui défendrait de le faire.... Mon cher maître en ce moment ne doit voir personne.... c'est la consigne, et je crois bien que le docteur n'admettrait point d'exceptions à cette consigne....

—Eh bien ! ma bonne Madeleine, je ne ferai aucune tentative pour la violer, je me soumettrai docilement aux prescriptions de votre chirurgien-major. Seulement, vous allez me faire une promesse....

—Laquelle, M. Rollin ?

—Celle de venir le plus souvent possible m'apporter des nouvelles de notre cher blessé....

—Oh ! quant à ça, M. Rollin, je m'y engage.... et ce sera avec bien de la joie que je viendrai, car je suis sûre de n'avoir à vous apprendre que de bonnes nouvelles....

—Je l'espère bien, mais je désire les connaître, même si elles n'étaient pas bonnes....

—Vous les connaîtrez dans tous les cas.

—Et vous m'avertirez de l'époque où je pourrai me présenter chez mon cousin avec la certitude de ne pas être importun....

—C'est entendu, M. Rollin, répliqua Madeleine.

Gilbert savait tout ce qu'il désirait savoir.

Il congédia la digne servante par ces mots :

—Retournez rue Popincourt, ma brave Madeleine ; continuez à entourer mon cousin l'abbé d'Areynes de votre dévouement, et n'oubliez pas de m'apporter de ses nouvelles le plus souvent possible.

—Comptez sur moi, monsieur Rollin....

—Dites en outre au chirurgien qui soigne mon cousin avec tant de zèle, que je lui envoie par vous l'expression de mes meilleurs sentiments de reconnaissance.... Je me réserve d'aller le remercier moi-même en temps opportun....

Madeleine se retira, fort enchantée de l'excellent accueil qui lui avait été fait par le cousin du vicaire de Saint-Ambroise.

Presque derrière elle Gilbert descendit et courut au télégraphe où il écrivit et d'où il expédia la dépêche suivante, adressée au comte Emmanuel d'Areynes comme s'il n'était point instruit de sa mort, n'ayant pas encore reçu le télégramme envoyé par le Dr Pertuiset :

“ Comte Emmanuel d'Areynes. Fenestranges. Lorraine.

“ Miracle ! Raoul vivant. Médecin le sauvera.

“ GILBERT ROLLIN.”

—En agissant ainsi j'ai l'air de ne rien savoir... se disait le misérable. Dans une heure je déposerai la dépêche que j'avais préparée. Je serai censé n'avoir reçu le télégramme du docteur Pertuiset qu'après l'envoi de celui qui devait réparer la maladresse dont je me suis rendu coupable faute de renseignements précis...

La première dépêche partie, Gilbert alla s'installer au café voisin du bureau de poste afin de laisser s'écouler une heure au moins avant d'expédier le télégramme rédigé chez lui, et qu'il se disposait à porter au moment où la visite de Madeleine l'avait retenu.

A cinq heures il retourna rue Servan, et tandis que la nourrice qui savait un peu tout faire préparait le dîner, fort peu compliqué d'ailleurs, il écrivit la lettre annoncée dans sa dépêche au docteur Pertuiset.

Celui-ci, nous croyons l'avoir dit, avait fait faire à la mairie du village de Fenestranges la déclaration du décès du comte Emmanuel d'Areynes.

En l'absence de la famille il s'était imposé le devoir, comme ami dévoué du mort, de s'occuper de tous les douloureux détails qui suivent une catastrophe imprévue.

Le bon vouloir de ceux qui l'entouraient facilitait d'ailleurs sa tâche.

Les obsèques devaient avoir lieu le surlendemain du décès.

Il avait demandé un délai de vingt-quatre heures, afin de donner à Gilbert Rollin le temps de faire le voyage de Paris à Fenestranges.

Il ne doutait pas que le neveu par alliance du comte se rendit sans retard à son appel, étant données surtout les circonstances particulières qui rendaient sa présence nécessaire en Lorraine, au point de vue des intérêts dont il était le représentant légal.

LVI

Le docteur Pertuiset avait combiné toutes choses afin de permettre à Gilbert Rollin d'arriver à Fenestranges un peu avant l'heure fixée pour la cérémonie funèbre.

Tous les amis du défunt, tous les châtelains des environs, avaient été convoqués par lettres ou par dépêches.

Malgré le titre et la fortune du comte Emmanuel, le convoi devait être d'une grande simplicité, selon le désir exprimé à maintes reprises par le vicillard d'être conduit au tombeau de ses pères sans pompe et sans ostentation.

Fidèle exécuteur de ces volontés, le bon Pertuiset avait donné ses ordres, ou plutôt ses instructions :

Au sortir de l'église des paysans de Fenestranges porteraient le cercueil, sur un brancard drapé de noir, jusqu'au caveau funéraire où dormaient leur dernier sommeil les ancêtres du comte.

On attendait avec anxiété au château des nouvelles de Gilbert Rollin.

A coup sûr une dépêche le précéderait, annonçant son arrivée.

Un appartement était tout prêt pour le recevoir.

Le docteur ne devait quitter le château que lorsqu'un membre de la famille serait là pour le relever de la tâche douloureuse imposée par son affection.

On avait calculé minutieusement le temps qu'un télégramme de Gilbert Rollin, répondant à celui du docteur, mettrait pour arriver à Fenestranges.

Partie à dix heures du matin, la dépêche de Pertuiset ne pouvait guère être remise à son destinataire avant midi.

Si celui-ci répondait à l'instant même on recevrait sa réponse vers deux heures.

Mais il fallait faire une large part à l'imprévu, et tenir compte des aléas possibles.

Si Gilbert était absent momentanément de chez lui, la longueur du retard dépendrait de la durée de son absence.

Enfin, selon toute vraisemblance, une dépêche arriverait avant cinq heures.

Un domestique du château était en permanence au bureau de poste depuis midi, attendant.

Ce domestique revint à quatre heures, apportant un télégramme qu'il remit à Raymond Schloss.

Le télégramme offrait cette suscription :

“ Comte Emmanuel d'Areynes,
“ Fenestranges.”

Il ne venait donc pas de Gilbert Rollin ?...

Très surpris, Raymond Schloss s'empressa de le porter au Dr Pertuiset.

—Une dépêche adressée au comte ! fit celui-ci avec embarras. Mais, mon pauvre Raymond, je n'ai pas le droit de l'ouvrir !

—Ce n'est point mon avis... répliqua le garde général, vous

avez absolument ce droit ! Vous étiez l'ami de notre vénéré maître et en ce moment vous représentez la famille...

—Sans doute, mais d'une façon qui n'a rien d'officiel...

—Qu'importe ? Personne au monde ne pourrait vous blâmer... personne au monde ne supposerait que c'est la curiosité qui vous pousse à lire cette dépêche...

Le docteur hésitait.

—Croyez-vous aux pressentiments ? reprit brusquement Raymond Schloss.

—Oui, j'y crois... les ayant vus souvent se réaliser. Pourquoi cette question ?

—Parce que j'ai le pressentiment qu'il est urgent de prendre connaissance de cette dépêche et qu'elle apporte une nouvelle heureuse.

—Une nouvelle heureuse, dans notre deuil ! cela serait-il possible ? répliqua le docteur.

—Je ne le sais pas, mais je le sens...

Pertuiset hésitait encore.

Il n'osait déchirer cette enveloppe adressée au mort.

Ses mains tremblaient et ses regards restaient fixés sur le nom du comte Emmanuel.

—Monsieur le docteur, ouvrez ! fit Raymond d'une voix vibrante, je vous le demande au nom de celui qui n'est plus !...

L'hésitation de Pertuiset cessa comme par enchantement.

Il déchira l'enveloppe et déploya la feuille qu'elle contenait.

Le garde général, penché sur son épaule, lisait en même temps que lui et s'écria :

—Ah ! mes pressentiments ne me trompaient pas ! Je le sentais bien que cette dépêche devait apporter un allègement à notre douleur !! M. l'abbé d'Areynes est vivant... il est sauvé... On nous avait menti...

—Et ce mensonge a tué le comte ! fit Pertuiset d'une voix sourde. Raymond eut un geste de fureur.

—Le lâche !! murmura-t-il.

Après un instant de réflexion il ajouta :

—Mais il ne répond pas à votre dépêche.

—Non... répliqua le docteur, et je ne puis m'expliquer cela... à moins toutefois qu'il n'ait expédié ce télégramme avant d'avoir reçu le mien...

Raymond Schloss secouait la tête et semblait absolument incrédule.

Pertuiset examina la dépêche, y cherchant l'heure du dépôt au bureau de Paris.

—Trois heures moins dix... fit-il. Gilbert Rollin devait être absent de chez lui lorsque ma dépêche y est arrivée... Il s'était rendu sans doute chez l'abbé Raoul d'Areynes, où il a appris la bonne nouvelle, et il s'est hâté de télégraphier cette nouvelle au comte avant de retourner rue Servan... Ceci me paraît surabondamment démontré par cette indication...

Et il montrait la dépêche ouverte.

—C'est possible, répondit le garde-général sans conviction, ne préjugeons rien quant à présent... Attendons.

Après avoir réfléchi pendant quelques secondes, il reprit :

—Mais pourquoi l'annonce aussi promptement, aussi formellement, de la mort de l'abbé d'Areynes, lorsque quarante-huit heures plus tard la sinistre nouvelle se trouve inexacte...

—Un médecin peut se tromper dans ses diagnostics, mon cher Raymond... fit le docteur. Combien rencontrons-nous de gens bien vivants et que la science avait condamnés ?

—Soit ! Nous verrons plus tard...

Les deux hommes regagnèrent la chambre à coucher où le corps du comte reposait sur son lit, en attendant qu'on le mit en bière pour le dernier voyage.

Raymond Schloss apprit aux domestiques du château la nouvelle heureuse qu'on venait de recevoir, et chacun éprouva une sorte d'allègement à sa douleur en songeant que du moins un second deuil ne s'ajoutait pas au premier.

Vers sept heures du soir un employé du télégraphe arriva de Fenestranges.

Il apportait une dépêche adressée cette fois au docteur Pertuiset.

Ce fut Raymond qui la reçut et se hâta de la porter au vieil ami de la maison.

Le docteur l'ouvrit aussitôt, et ses sourcils se froncèrent tandis qu'il la lisait, en même temps que son visage exprimait une émotion pénible.

—C'est de M. Rollin, sans doute ? demanda le garde général.

—Oui.

—Il vous annonce son arrivée ?

M. Pertuiset ne répondit pas à cette question. Mais il tendit la dépêche à Raymond en lui disant :

CHOSSES ET AUTRES

—Le gouvernement français frappe les vélocipèdes de tout genre d'un impôt de dix francs (2.00). Cette année, cet impôt a produit \$400.000.

—L'épidémie de choléra en Chine, en Corée et à l'île de France, prend des proportions menaçantes.

—La Nouvelle-Galles du Sud a abandonné la culture de 7,000,000 d'acres de terre à cause des dévastations causées par les lapins.

—Les tremblements de terre sont si fréquents au Japon qu'on n'y prête plus d'attention.

Horoscope.—Ceux qui naissent en septembre sont d'un caractère changeant et peu discrets. Ils ont la passion des voyages et des aventures.

—Deux mille millions de gallons de pétrole sont retirés des puits de pétrole chaque année. Les Etats-Unis fournissent la moitié de cette production, un quart vient de la mer Caspienne, 26,000,000 de gallons de la Galicie, 25,000,000 du Canada et 7,000,000 de Burmah, dans les Indes.]

Température du mois de septembre.—Du 4 au 11, le temps sera beau avec ciel clair pendant cette durée; du 11 au 18, nous avons la certitude de belles journées, mais une température froide; du 18 au 25, durant ces laps de temps, l'on peut compter sur des pluies fréquentes; du 25 au 3 octobre nous aurons de mauvaises journées, de forts orages accompagnés de tonnerre et de vent, qui amèneront des tempêtes sur les lacs et sur les mer.

—*Delmonico's at 6*, par Glen MacDonough, tient l'affiche au théâtre Royal, cette semaine, sous la direction de M. J.-M. Ward. *Delmonico's at 6* est une comédie-farce et appartient à la même classe que *All the Comforts of Home*, *Wilkinson's Widows*, etc. Cette pièce ne contient pas d'éléments de mauvais goût, et nous fait rire malgré nous. Elle est basée sur les résultats imprévus des efforts innocents d'un mari pour exciter la jalousie de sa femme. Les costumes sont ce qui est jamais sorti de mieux des mains des modistes de New-York. *Delmonico's at 6* est une comédie assez comique pour faire disparaître tout ennui chez les assistants.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 15 août : Lettres d'un condamné, H. Rochefort; Dangers des spéculations sur les mines d'or, Th. Funck Brentane; L'observatoire de Juvisy, C. Flammarion; Le partage, A. Blondel; La méthode de Léonard de Vinci, P. Valéry; Tanger, G. Lecomte; Les accidents du travail, H. Depasse; L'éternel refrain, H. Buteau; Les élections anglaises, P. Hamelle; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam; La quinzaine: Chronique de la décentralisation, **; Les provinces: Franche-Comté, Normandie, Bresse, Champagne, Flandres, Guyenne, Bretagne, Algérie; L'armée, colonel X; La marine, commandant Z; Colonies, J. Bernard d'Attanoux; Mouvement scientifique, S. Meunier; Agriculture, G. Couanon; Théâtre: Musique, L. Gallet; Quinzaine littéraire, E. Ledrain; Expositions, sport, livres; Pages courtes, L. de Ronchard, J.-H. Rosny, C. Mauclair, G. Lecomte, Jean Dornis.

JEUX ET RECREATIONS

QUESTIONS HISTORIQUES

Quel fut le premier colon français qui s'établit à Québec? En quelle année arriva-t-il? Où ensemença-t-il pour la première fois et en quelle année?

ÉNIGME

Pour se garantir des filous
On me met souvent en usage;
L'avare ainsi que le jaloux,
De son trésor me croit le gage;
Je trouve partout de l'emploi,
A me connaître l'on s'applique,
Et jamais personne sans moi
Ne pourrait savoir la musique.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 591

Phrase anagrammatique. — Château de cartes.

Logogriphes.—Vierge et Givre.

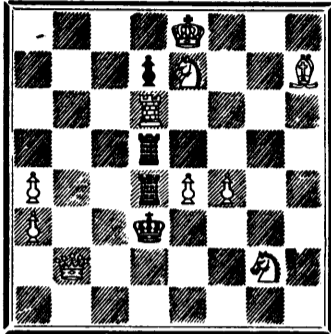
ONT DEVINE :

Mlle Schayer, Mlle T. Huot, S.N. Saint-Pierre, Eiram Gnomya, Montréal; Mlle H. Dupuis, Québec; D. Viger, Ottawa; Mlle Flore Gravel, Lachine.

LES ECHECS

PROBLEME No 183

Composé par M. Valentin Marin
Noirs.—4 pièces



Blancs.—10 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME No 182

Blancs Noirs
1 T 6 T D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

Cie d'Exposition de Montréal

L'Exposition la Plus Attrayante qu'il y jamais eu à Montréal du

12 AU 21 SEPT. 1895

Grande Exposition de Betail
Immense Etalage de Produits d'Horticulture
Exposition de Chiens

Agriculture, Mécanique, Industrie. Concours de Syndicats de Beurreries. Amusements attractifs sur plateforme, Exposition des produits de l'Est, Exposition des produits de l'Ouest, Véritable troupes d'Arabes, La vie dans les prairies, Ascension en ballons, Sauts avec parachute, Acrobates, Trapeze, Jongleurs, Artistes aériens, Tour merveilleuse et extraordinaires. Atlas, le champion des hommes forts. Mme Carlisle, la fameuse amazone. Brillantes illuminations. Séances féériques.

Prix réduits sur tous les chemins de fer et les bateaux.

Service rapide des chars électriques.

\$20.000 en prix.

S. C. STEVENSON,

Gérant et S. crétaire.

76, rue St-Gabriel, Montréal.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY
8, Place de la Madeleine,
PARIS

Les Célèbres
Corsets

LEOTY

Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{me} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA - SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte.

Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTREAL



J. G. A. GENDREAU

CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 24 août 1895

47,876

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie
NOUVELLES
MARCHANDISES

Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de notre importation de l'automne.

15 caisses nouveaux manteaux, comprenant un grand choix de nouvelles collerettes Golf, en tweed et en serge reversible.

Très jolie collerette Golf en tweed reversible depuis \$3.85.

Nouveau tweed reversible, pour collerette, les dernières nouveautés.

AUSSI

5 caisses étoffes pour robes, haute nouveauté de Paris.
 3 caisses bas assortis.

CHALES ! CHALES !

Assortiment complet de châles en cashemire noir.

Châles en laine, fantaisie, couleur pâle, pour soirée.

Châles de voyage pour dames et messieurs tous marqués aux prix du gos.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce ; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
 MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais affligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
 HERBORISTE


2242, Rue Notre-Dame, Montréal

PRODUITS DE LA
GRANDE CHARTREUSE
 LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :

POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
 AU CANADA
 LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
 ALIMENTAIRES
 de MONTRÉAL (limitée).



2887

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St-Laurent

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin sarintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphomanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
 Emploient.....

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
 "Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons Gereures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou cellulose. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

N° 111 RUE GOSFORD

MONTRÉAL



AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

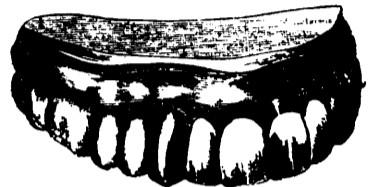
Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
 18, Boulevard Montmartre, Paris.
 Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS		
12 mois	6 mois	3 mois
50 ^{fr}	26 ^{fr}	14 ^{fr}
Paris et Seine		
Départements		
56	39	15
Étranger		
62	32	17

On s'abonne sans frais dans les Bureaux de Paris, les agences de Crédit Agréées et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Huvel, gérant.

PATENTS
 PATENTS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.